

Le temps de la peinture Lyon 1800-1914



MUSEE DES BEAUX-ARTS DE LYON
20 avril | 30 juillet 2007

www.mba-lyon.fr

Dossier de presse

Dans le cadre de la manifestation *L'Esprit d'un siècle, Lyon 1800-1914*, organisée par la Délégation à la culture et au patrimoine de la Ville de Lyon.

Cette exposition est reconnue d'intérêt national par le ministère de la culture et de la communication / direction des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'Etat.

Commissariat scientifique de l'exposition :

Pierre Vaisse, professeur honoraire d'histoire de l'art à l'Université de Genève
Sylvie Ramond, conservateur en chef du patrimoine, directeur du Musée des Beaux-Arts de Lyon
Gérard Bruyère, bibliothécaire au musée des Beaux-Arts de Lyon
François Fossier, professeur des Universités
Assistés de Yuriko Anne Baccon

Sommaire

Le temps de la peinture Lyon 1800-1914

Repères historiques

L'exposition

Naissance d'une école : Le Portrait et l'École

Un passé retrouvé : le genre dit « Troubadour »

Le sentiment du quotidien : La scène de genre à Lyon et à Rome

La fleur : du motif au tableau

Pour un renouveau spirituel : Orsel et les Nazaréens

Un art philosophique : Louis Janmot, *Le Poème de l'Âme*

Paul Chenavard, le décor du Panthéon

L'histoire au présent : Meissonier et les réalistes

Le paysage : de l'atelier au plein air

Vers la modernité : Puvis de Chavannes et ses disciples

L'exposition internationale de 1914

Nouvelles acquisitions au Musée des Beaux-Arts de Lyon

Prêts exceptionnels du musée Paul Dini, Villefranche/Saône

Liste des œuvres présentées dans l'exposition

Catalogue de l'exposition

Activités proposées au public

Informations pratiques

Le temps de la peinture

Lyon 1800-1914

20 avril - 30 juillet 2007

Dans la cadre de la manifestation *L'Esprit d'un siècle, Lyon 1800-1914*, le musée des Beaux-arts de Lyon présente une exposition consacrée à l'École lyonnaise de peinture, aux différents aspects que celle-ci prit entre 1800 et 1914, en écho ou en dissidence des courants de la peinture française et européenne.

Apparue sous la Restauration, la notion d'École lyonnaise concerne à l'origine des artistes du genre « troubadour » étroitement liés à l'existence de l'École des Beaux-arts. Reconnue au Salon de 1819, elle est consacrée en 1851 par la création au musée des Beaux-arts d'une Galerie des peintres lyonnais. Sa définition et son contenu firent longtemps l'objet de prises de position aussi décidées que divergentes, de telle sorte qu'il est légitime de s'interroger aujourd'hui sur l'existence même d'une école lyonnaise. A ce titre, l'exposition s'inscrit dans un mouvement plus général de réévaluation de la géographie artistique européenne au 19^e siècle. Hors de Paris ou de Londres, de grandes métropoles furent des foyers de création essentiels que l'histoire de l'art au 20^e siècle a quelque peu négligés : Milan, Manchester, Düsseldorf, Barcelone, Copenhague et Lyon.

L'exposition met en évidence la diversité des groupes et des tendances qui compose cette École et retrace ses mutations jusqu'à la première guerre mondiale : genre historique (Révoil, Richard,...) ; peinture de fleurs (Berjon, Thierriat, Saint-Jean, Castex-Dégrange...) ; peinture de genre (Bonfond, Genod...) ; peinture religieuse (Orsel, Janmot...) ; renouveau du grand décor religieux (Flandrin, Frenet...) ; symbolisme (Puvis de Chavannes, Séon...) ; paysage (Allemand, Appian, Carrand, Ravier)... L'exposition se termine avec l'évocation de l'Exposition internationale de Lyon de 1914, à laquelle figuraient des artistes tels que Picasso et Matisse.

A cette occasion, le musée expose de nombreuses œuvres soustraites depuis longtemps à la vue du public : ainsi les cartons de Paul Chenavard pour le Panthéon et la série dessinée du cycle de Louis Janmot, *Le Poème de l'âme*. L'exposition présente également un grand nombre d'œuvres inédites ayant pour provenance des collections particulières.

Cette exposition a valeur d'événement. Encore mal connue, l'École lyonnaise n'a été étudiée que de manière fragmentaire. Par ailleurs, aucune manifestation de grande ampleur ne lui a été consacrée depuis ...1937 (*Puvis de Chavannes et la peinture lyonnaise du XIX^e siècle*) et 1948 (*La peinture lyonnaise du XVI^e au XIX^e siècle*). Les expositions organisées au Palais Saint-Pierre au cours des vingt dernières années privilégièrent essentiellement une présentation par genres ou des monographies d'artistes. Ainsi, pour la première fois, l'École lyonnaise de peinture est présentée dans son double contexte français et européen. Alors même que pour certains historiens de l'art, l'activité de tout un groupe de peintres lyonnais apparaît comme une des phases capitales du préraphaélisme européen, jamais le cycle du *Poème de l'âme* de Janmot n'avait été rapproché des dessins de Flaxmann ou de Runge, ou d'autres artistes du Nord. De même, si la question des rapports des peintres lyonnais avec les Nazaréens a souvent été discutée, les chefs d'œuvre des Nazaréens n'ont jamais été mis en face des œuvres de cette « École de peinture philosophique » (Orsel, Janmot et Chenavard), comme la qualifiait Charles Baudelaire.

Cette exposition offre une traversée originale du 19^{ème} siècle à Lyon par la peinture. Elle se compose d'une grande exposition d'environ 300 œuvres et de quatre présentations dans les collections du musée : une sélection d'esquisses préparatoires de Paul Chenavard pour le décor du Panthéon, *Le Poème de l'âme* de Louis Janmot entièrement reconstitué, une présentation idéale du Salon des Fleurs et une évocation des œuvres réunies lors de l'Exposition internationale de 1914.

Repères historiques

1789 : Début de la Révolution française.

1794 : À Lyon, siège et prise de la ville par les armées de la Convention nationale : « Lyon n'est plus ».

1801 : À Lyon, Joseph-Marie Jacquard perfectionne le métier à tisser la soie.

1802 : Fleury Richard présente *Valentine de Milan pleurant la mort de son mari* au Salon à Paris.

1803 : À Lyon, ouverture au public du musée des Beaux-Arts au palais Saint-Pierre.

1804 : Napoléon Bonaparte est sacré empereur.

1807 : À Lyon, ouverture de la nouvelle École impériale des Beaux-Arts au palais Saint-Pierre.

1809 : Fondation du mouvement des Nazaréens à Rome par de jeunes artistes allemands.

1815 : Défaite napoléonienne de Waterloo ; Louis XVIII revient au pouvoir.

1819 : Géricault expose *Le Radeau de la Méduse* au Salon.

1830 : Les Trois Glorieuses : le peuple de Paris se soulève. Début de la Monarchie de Juillet.

1831 : Delacroix présente *La Liberté guidant le peuple* au Salon.

1831 et 1834 : Révoltes des Canuts à Lyon, premières grandes révoltes ouvrières de l'ère industrielle.

1836 : À Lyon, première exposition de la Société des Amis des Arts.

1839 : Invention de la photographie.

1848 : Révolutions en France et en Europe – Fin de la Monarchie de Juillet ; début de la Seconde République.

Chenavard reçoit la commande de la décoration du Panthéon.

Fondation de la Confrérie préraphaélite à Londres.

1851 : Le 2 décembre, coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte. Un an plus tard, il est proclamé empereur des Français (Napoléon III).

1852 : Annexion par la ville de Lyon de ses faubourgs (la Guillotière, la Croix-Rousse et Vaise).

1854-1860 : À Lyon, grands travaux de la Ville sous l'autorité du préfet Vaïsse : ouverture de la rue Impériale (rue de la République), création du Parc de la Tête d'Or, construction du Palais du Commerce.

1855 : La liaison de chemin de fer Paris-Lyon-Marseille est achevée.

1863 : Salon des refusés à Paris : *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet suscite le débat.

1870-1871 : Guerre franco-prussienne. Défaite de Sedan, chute du Second Empire, Communes de Paris et de Lyon (mouvements insurrectionnels). Le 4 septembre, la Troisième République est proclamée à Lyon.

1874 : Première exposition Impressionniste à Paris.

1884 : Puvis de Chavannes commence la réalisation de la peinture murale dans l'escalier du musée de Lyon.

1887 : Début de la construction de la Tour Eiffel à Paris.

1890 : À Lyon, ouverture au culte de la basilique de Fourvière.

1894 : Exposition internationale et coloniale de Lyon.

Le président de la République Sadi Carnot est assassiné par un anarchiste italien lors de son séjour à Lyon.

1895 : Invention du Cinématographe à Lyon par les frères Lumière.

1905 : Loi de séparation de l'Église et de l'État.

1905 : Édouard Herriot devient maire de Lyon et le reste jusqu'en 1957.

1907 : Picasso peint *Les Demoiselles d'Avignon*.

1909-1913 : À Lyon, construction des abattoirs de la Mouche (grande halle de Gerland) par Tony Garnier.

1914 : Le 1^{er} mai, ouverture de l'Exposition internationale urbaine à Lyon.

1914 : En août, l'Allemagne déclare la guerre à la France : début de la première guerre mondiale.

L' Exposition

Naissance d'une école

Le Portrait et l'École

En 1805, Napoléon proclama son intention de faire renaître la soierie lyonnaise (en ruine suite au siège de plusieurs mois mené par les armées de la République en 1793) en décidant l'ouverture de l'École des Beaux-Arts de Lyon afin de former les artistes qui travailleront par la suite pour l'industrie de tissage. Le ministère de l'Intérieur accorda une subvention annuelle de 10 000 francs à la nouvelle institution, installée par la ville de Lyon dans le palais Saint-Pierre, qui ouvrit ses portes le 3 juillet 1807 à 9 heures du matin.

Nombre d'élèves s'inscrivirent à cette école avec un empressement révélateur du désir des Lyonnais de se hisser plus haut dans les domaines de l'industrie et de l'art français. Le cursus y était rigoureux et classique : des cours variés furent dispensés par des professeurs spécialisés, dont Pierre Révoil (1776-1842) qui assura la classe de Peinture de la figure, Alexis Grognard (1752-1840) la classe de Principes, Jacques Barraband (1767-1809) la classe de Peinture de fleurs, Joseph Chinard (1756-1813) la classe de Sculpture, et enfin, Joseph-Jean-Pascal Gay (1775-1832) la classe d'Architecture, d'ornement et de perspective. Les élèves y apprenaient à dessiner d'après le modèle vivant – ainsi l'étude académique d'homme signée par Victor Orsel (1795-1850) –, à l'image des peintres d'histoire du XVIII^e siècle. Afin de récompenser ses meilleurs éléments, l'école lyonnaise organisait plusieurs concours, notamment celui de la figure peinte qui fut remporté par Louis Janmot (1814-1892), en 1832.

Dès la Restauration, Auguste de Forbin (1777-1841), ami d'études de Pierre Révoil, apporta à ces jeunes artistes son soutien auprès de Louis XVIII qui se montra reconnaissant envers les Lyonnais pour leur résistance face à la République. La Maison du roi devint ainsi un acquéreur fidèle de leur art, à l'instar des collectionneurs, dont faisait partie Louis-Philippe d'Orléans (1773-1850). Les toiles des Lyonnais figurant aux Salons de Paris étaient de plus récompensées de marques de reconnaissance officielle : Antoine-Jean Duclaux (1783-1868) remporta la médaille d'or au Salon de 1817, puis Anthelme Trimolet (1798-1866) et Michel Philibert Genod (1795-1862) en 1819 et enfin Augustin Thierriat (1789-1870) en 1822. Grâce aux efforts de Jean-Claude Bonnefond (1796-1860), directeur de l'École et professeur de peinture de la figure, pour aligner l'enseignement lyonnais avec celui de Paris (notamment en mettant l'insistance sur l'étude d'après nature et en créant une classe de Gravure), les étudiants connurent également un grand succès au concours prestigieux du prix de Rome. Ce prix, qui permettait aux artistes de partir étudier à Rome – d'où Pierre-Nicolas Brisset, 1810-1890, envoya son *Jean-Marie Saint-Ève (1810-1856), pensionnaire de l'Académie de France à Rome* – fut remporté de dix-sept fois par des Lyonnais de 1831 à 1860.

L'école lyonnaise de peinture accédait ainsi à une reconnaissance critique en tant qu'entité indépendante avec sa propre esthétique, ses sujets de prédilection et ses artistes ambitieux (Hippolyte Flandrin, 1809-1864 ; Claude Lavergne, 1815-1887 ; Louis Lamothe, 1822-1869...). Si la presse parisienne ne se montra pas toujours favorable, elle ne nia pourtant jamais le concept d'une production bien spécifique, et d'un cercle d'artistes lyonnais immortalisé dans les *Huit Peintres lyonnais* (1821, collection particulière) de Jean-Marie Jacomin (1789-1858) ainsi que la *Halte des artistes lyonnais à l'île Barbe* (1824, Lyon, musée des Beaux-Arts) de Duclaux, des « portraits d'amitié » qui revendiquent tout comme ceux de Julius Milde et d'Edward Villiers Rippingille (1798-1859) une identité d'école discrète et indépendante.

Un passé retrouvé

Le genre dit « troubadour »

Il est souvent avancé que le genre dit « troubadour » vit le jour lors du Salon de 1802 quand fut présentée avec grand succès la *Valentine de Milan pleurant la mort de son époux* (Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage) de Fleury François Richard (1777-1852). L'artiste lui-même se dit à l'origine de ce mouvement dans ses *Souvenirs* : d'après lui, l'inspiration, lui vint lors d'une visite au nouveau musée des Monuments français. Cette institution, créée en 1795 et installée dans le couvent des Augustins, au bord de la Seine, servait d'entrepôt aux tombeaux et aux objets d'art médiévaux sauvés de la destruction révolutionnaire. Le musée devint, grâce à la vision d'Alexandre Lenoir (1761-1839), une véritable collection de monuments et d'architecture, classée par siècle afin de permettre au spectateur de retracer au fil de sa visite l'histoire nationale. Relatant ainsi ses souvenirs, Richard décrit son admiration devant la salle du XIII^e siècle, ornée de vitraux, éclairée d'une lumière tamisée, le tout donnant à l'endroit une atmosphère solennelle. C'est cet enchantement qui inspira l'artiste dans la création de sa *Valentine*.

Passionné d'histoire médiévale, Richard, alors élève de Jacques-Louis David (1748-1825), réalisa par la suite plusieurs œuvres dont les sujets furent plus anecdotiques que véritablement historiques. Dès 1810, ce genre connut une véritable éclosion avec des productions de Pierre Révoil (1776-1842), Marie-Philippe Coupin de la Couperie (1773-1851), Louis Ducis (1775-1847)... Comme le nota Dominique-Vivant Denon (1747-1802) cette année-là : « Une des choses très remarquables dans l'Exposition [...] c'est la multiplicité des tableaux d'un genre qui appartient particulièrement à l'École française par la délicatesse de son instruction. C'est l'histoire anecdotale (*sic*) ou la représentation de personnages dont la vie historique fait désirer de s'approcher pour ainsi dire d'eux et de connaître leur vie privée [...]. »

Puisant leurs sujets dans la littérature (de Brantôme, de Billardon de Sauvigny, de Madame de Genlis...) les artistes exécutaient leurs œuvres avec une sentimentalité rappelant Greuze et une facture lisse et uniforme « à la hollandaise ». Les sources de lumière, toujours très étudiées dans ces toiles, donnent par ailleurs aux scènes un effet saisissant. Le succès auprès des collectionneurs et du public fut immédiat. (La principale cliente et protectrice de Richard fut Joséphine de Beauharnais [1763-1814], qui rachètera *Valentine de Milan* à son premier acquéreur en 1805.) Les raisons en étaient diverses : la lassitude des œuvres gigantesques et grandiloquentes de l'école de David, le besoin d'évasion au travers d'un art qui se détache de la vie contemporaine... La peinture troubadour par ses petits formats, s'intégrait parfaitement dans les intérieurs bourgeois et répondait à l'engouement pour l'époque médiévale, son architecture et ses épisodes chevaleresques. Pourtant, dès 1824, la peinture « troubadour » est délaissée, ignorée par la critique au profit de l'art d'Eugène Delacroix (1798-1863) et d'Alexandre Sigalon (1787-1837), plus voué aux thèmes belliqueux, sociaux, contemporains.

Le sentiment du quotidien

La scène de genre à Lyon et à Rome

Pierre Révoil (1776-1842), spécialiste de la peinture anecdotique dite « troubadour » inaugura la classe de Peinture à l'École des Beaux-Arts de Lyon en 1807. Parmi ses premiers élèves, l'on compte Augustin Thierriat (1789-1870) et Jean-Marie Jacomin (1789-1858) ; puis vinrent Michel Philibert Genod (1795-1863), Jean-Claude Reverchon (1796-1851) et Anthelme Trimolet (1798-1866). Bien souvent issus de familles de commerçants ou d'artisans, c'est-à-dire de classes sociales ayant souffert pendant la Révolution et qui avaient vu leur niveau de vie baisser considérablement, ces jeunes peintres accédaient plus difficilement à tout type d'enseignement. Ils n'avaient notamment pas pu bénéficier des formations littéraires qui les auraient incités à imiter le style « troubadour » de leur maître, style dont les sujets souvent érudits étaient aux limites de l'ésotérisme. Ils se firent, en revanche, disciples d'un courant artistique s'imposant alors, en même temps que l'art troubadour, dans toute l'Europe : celui de la peinture de genre sentimental « à la Greuze ». En effet, ce style qui émergea suite à l'engouement du XVIII^e siècle pour des scènes théâtrales représentant des mélodrames familiaux, connut encore du succès grâce à Marguerite Gérard et Jean-Honoré Fragonard (*Le Contrat*, vers 1785-1788, Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage), à Louis-Léopold Boilly (*Ce qui allume l'amour l'éteint* de 1790, Saint-Omer, musée de l'Hôtel Sandelin), ou encore à Jeanne Élisabeth Chaudet dont la *Jeune Fille pleurant son pigeon mort* fit sensation à Paris au Salon de 1808.

L'enseignement de Révoil (1807-1817 et 1823-1830) fut suivi par celui de Fleury Richard (1818-1823), puis par celui de Bonnefond (1831-1860). C'est sous la direction de ce dernier qui s'employa, avec succès, à hisser la classe de Peinture à Lyon au même prestige que celle de Fleurs, que la peinture de genre connut son sommet. Les peintres lyonnais s'inspiraient dans leur choix de sujets de l'actualité historique ou sociale : la guerre est évoquée par *Un militaire blessé racontant ses faits d'armes à ses parents (sic)* de Jacomin (1822, Dijon, musée de la Vie bourguignonne) ; la pauvreté inspira l'élaboration du tableau *Le Mauvais Propriétaire* de Jean-Claude Bonnefond (1824, Lyon, musée des Beaux-Arts) ; les occupations domestiques étaient représentées par *L'Intérieur de cuisine* de Jean-Michel Grobon (1814, Lyon, musée des Beaux-Arts).

Lorsque les peintres partaient perfectionner leur art à Rome, étape presque obligatoire pour tout artiste en devenir, ils parcouraient la campagne et ses paysages à la recherche des couleurs locales et des visages des paysans aux traits burinés et marquants. L'étude studieuse des œuvres de Raphaël ou de Michel-Ange était ainsi délaissée au profit de l'observation ethnologique de la nature et du genre humain. Bonnefond fut ainsi particulièrement influencé par les expériences vécues lors de ses différents séjours en Italie, notamment de 1828 à 1831, comme l'illustrent *Le Vœu à la Madone / Scène Romaine* (1824, Lyon, musée des Beaux-Arts) et *Bergers dans la campagne romaine* (1826, Lyon, musée des Beaux-Arts).

La fleur : du motif au tableau

Une présentation idéale du Salon des Fleurs est visible au deuxième étage des collections permanentes du musée.

Retracer l'histoire de la peinture de fleurs à Lyon soulève des considérations non seulement artistiques mais également économiques : les décorations florales furent effectuées sur la soie, matériau noble dont la manufacture avait fait la renommée de la ville dès le XV^e siècle. Les spécialistes du dessin de fleurs mettaient leur talent au service de cette industrie, dite la Fabrique, alliant ainsi l'art et l'industrie et laissant une marque sur l'esthétique elle-même. Le souci de précision qui s'y manifeste, comparable à la méticulosité hollandaise, resta une caractéristique innée de la peinture de fleurs lyonnaise presque tout au long du XIX^e siècle.

Malgré le succès international dont jouissaient certains artisans de l'industrie du tissage au XVIII^e siècle (citons Jean-Baptiste Pillement, 1728-1808, décorateur d'intérieurs), il manquait alors à Lyon un système durable d'enseignement voué au dessin de fleurs. Il fallut donc attendre 1805, alors que la ville de Lyon se remettait financièrement et moralement des bouleversements révolutionnaires, pour que soit créée, par décret napoléonien du 15 avril, une École des Beaux-Arts comprenant une section consacrée à la peinture de fleurs. Y furent alors dispensés des cours sur la copie des gravures, sur la transposition des reliefs, sur la botanique, sur l'application du décor au textile et, enfin, celui plus avancé, sur la peinture de fleurs, dirigé par une succession de professeurs spécialisés: Jacques Barraband (1807-1809) ; Jean-François Bony (1809-1811) ; Antoine Berjon (1810-1823) ; Augustin Alexandre Thierriat (1823-1854) ; Jean-Marie Reignier (1854-1884) ; Adolphe-Louis Dégrange, dit Castex-Dégrange (1884-1918). Afin de permettre aux élèves de copier les maîtres, François Antoine Artaud (1767-1838), directeur du musée, décida d'enrichir la collection avec, entre autres, des œuvres de Jan van Huysum (1682-1749) et Jan Davidsz de Heem (1606-1684) et, à partir de 1808, il ouvrit dans une des salles du musée le « Salon des Fleurs ». Leurs études finies, les peintres de fleur étaient engagés dans des maisons telles que Grand Frères et Didier Petit, dessinant alors des étoffes destinées à la mode, à l'ameublement et aux décors religieux.

Cet enseignement donna naissance à une véritable école lyonnaise de fleurs de premier ordre dont l'esthétique évoluait, au cours du siècle, en fonction de sa relation avec la soierie lyonnaise. Simon Saint-Jean (1808-1860), défenseur des compositions très complexes et étudiées qui se traduisaient difficilement en dessin de tissus, fut le premier à séparer l'art de l'industrie en pratiquant presque exclusivement la peinture de chevalet après le succès de son *Offrande à la Vierge* (1842, Lyon, musée des Beaux-Arts). Il inaugura ainsi une nouvelle ère dans la peinture de fleurs : celle-ci devint dès lors plus une inspiration qu'un support pour l'industrie, laissant la place pour l'avènement de la peinture de fleur « paysagiste » (pratiquée entre autres par François Vernay, 1821-1896), puis pour un courant avant-gardiste sous l'influence de Castex-Dégrange.

Pour un renouveau spirituel

Orsel et les Nazaréens

Exposé au Salon de 1833, *Le Bien et le mal* de Victor Orsel (1795-1850) raconte l'histoire de deux jeunes filles, l'une caractérisant la vertu et l'autre le vice. La première, aimée d'un noble chevalier, lui donne un fils tout aussi vertueux et mène une vie remplie de bonheur. La seconde, que l'on voit écouter les conseils d'un diable, donne naissance à un fils illégitime qui fait preuve de la même méchanceté que sa mère et qui est représenté torturant des oiseaux. Par sa philosophie, l'œuvre se situe tout à fait dans le contexte des idées de Pierre-Simon Bellanche (1776-1847) sur le libre choix de l'homme qui, dans sa voie vers le bien ou le mal, peut accepter ou refuser d'être guidé par des textes sacrés (ainsi la fille méchante qui repousse du pied avec désinvolture *La Sagesse*, ouvrage de base franc-maçonnique). Par sa mise en scène simple, l'œuvre d'Orsel se rapproche du retour à l'esthétique médiévale et à la foi naïve prônées par Charles de Montalembert (1810-1870). Il faut par ailleurs remarquer qu'Orsel, sans doute influencé par son frère aîné, Jacques André Orsel, vénérable de la loge d'Isis de rite écossais, a inséré dans sa toile de nombreux symboles maçonniques. Même si ces diverses influences créent une véritable ambiguïté autour de l'œuvre, il s'en dégage manifestement le primitivisme et la religiosité des Nazaréens, désireux de mettre leur art au service d'un renouveau religieux.

Orsel avait rencontré les artistes nazaréens au cours des huit années qu'il passa en Italie (1822-1830), période à laquelle, selon ses propres mots, il « voyait beaucoup les Allemands », notamment Johann Friedrich Overbeck (1789-1869), chef du mouvement. Ainsi *Le Bien et le Mal* rappelle-t-il les Nazaréens tant dans sa composition que dans sa thématique : Orsel encadra l'image principale de scènes secondaires, peintes sur fond doré, éléments typiques de l'engouement de ces artistes pour l'art médiéval (telle la page de titre des illustrations de *Faust* de 1815, conservée au Städel à Francfort, de Peter von Cornelius, 1784-1867). Mais c'est dans le choix du thème qu'Orsel est le plus nazaréen. Dans *Shulamit et Maria* (1811, Schweinfurt, collection Georg Schäfer), œuvre considérée comme le manifeste du mouvement, Franz Pforr (1788-1812) avait déjà symbolisé des caractéristiques humaines en juxtaposant deux jeunes filles. Mais alors que Pforr cherchait simplement à évoquer l'amitié pure et spirituelle, Orsel a dépeint un domaine bien plus vaste, celui de l'avenir de l'être humain.

Presque toutes les œuvres d'Orsel révèlent l'influence de son contact avec les Nazaréens. En 1836, il fut ainsi chargé de la décoration de la chapelle de la Vierge dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette à Paris. Les thèmes et la symbolique qu'il utilisa dans *Le Bien et le mal* s'y retrouvent, bien que de façon plus allégorique et moins colorée. La critique loua cette fidélité à la peinture allemande. Ainsi, Théophile Gautier : « Figurez-vous Overbeck à Paris au plus haut point de la gloire de David, et vous aurez l'effet que dut produire Victor Orsel avec son dessin ascétique, ses tons pâles, ses fonds or et son symbolisme rigoureusement chrétien. »

Un art philosophique

Louis Janmot, Le Poème de l'Âme

Le Poème de l'âme de Louis Janmot, entièrement reconstitué, est présenté au deuxième étage des collections permanentes du musée.

Œuvre majeure de Louis Janmot (1814-1892), *Le Poème de l'Âme* se présente comme une suite de dix-huit tableaux suivie de seize grands dessins que commente un long poème écrit par l'artiste lui-même. Sous cette double forme, celui-ci a voulu exprimer ses convictions philosophiques et religieuses, son catholicisme profond et sa vision de l'existence humaine. Les contemporains qui virent les tableaux à Paris, en 1854 et 1855, avant qu'ils ne tombassent dans un long oubli, se sont montrés sensibles au sentiment qui les inspirait tout en soulignant les maladroitures de l'exécution et l'obscurité du message. Surtout, l'existence de deux versions, écrite et peinte, parut contraire au caractère propre de chacun des arts, la poésie et la peinture.

Depuis le Moyen Âge, pourtant, et bien avant que ne triomphât le principe esthétique de *l'ut pictura poesis* (ou plutôt de *l'ut poesis pictura*), une grande partie des compositions historiées illustraient un texte. Mais qu'il s'agisse de la Bible, de la *Légende dorée*, du *Roland furieux* ou des tragédies de Racine, les textes préexistaient à leur illustration. Il en allait de même pour tous les tableaux inspirés à Delacroix par des œuvres de Shakespeare, Goethe, Byron ou Walter Scott. *Le Poème de l'Âme* s'en distingue en ce que les deux versions sont l'œuvre du même artiste, qu'elles s'illustrent ou se commentent réciproquement sans que l'une possède sur l'autre une antériorité de conception, que le sujet en est à la fois inédit et personnel et que l'auteur s'y trouve directement impliqué.

Si originale soit-elle, l'œuvre n'est pas, pour autant, exceptionnelle à son époque de ce point de vue. L'Allemagne, en particulier, a vu paraître des suites analogues, sans qu'il soit d'ailleurs possible d'établir un lien direct entre elles et *Le Poème de l'Âme*. On pense aux *Scènes de la vie d'un artiste* de Bonaventura Genelli, suite autobiographique de compositions gravées au trait accompagnées d'un texte et qui mêlent indissociablement l'allégorie aux éléments réels. L'artiste en avait tracé les premiers dessins à Rome, qu'il quitta en 1832, trois ans avant l'arrivée de Janmot, mais ne publia les gravures qu'en 1868.

Si le parti est en tous points comparable à celui qu'adopte Janmot, le sujet en est fort différent ainsi que le sentiment qui l'inspire, Genelli ne partageant pas les convictions de l'artiste lyonnais. De ce point de vue, une autre suite, antérieure, offre une parenté plus étroite avec *Le Poème de l'Âme* : une suite de dessins exécutés par Friedrich à une date difficile à préciser, exposés à Dresde en 1826, sur le triple thème des saisons, des heures du jour et des âges de la vie. Les quatre dessins correspondants, qui montrent un couple dans une nature changeante, sont précédés d'une vision de l'aube sur la mer et suivis de deux autres compositions, l'une montrant deux squelettes dans une grotte, l'autre des anges adorant la lumière éternelle au-dessus des nuages. Si l'on excepte l'avant-dernier, ces dessins, dont Janmot n'a pu avoir connaissance, rappellent de près certains de ses tableaux par les personnages et surtout par le rôle assigné à la nature.

Ces suites constituent donc un phénomène d'époque, plus lié à la situation nouvelle des artistes dans la société et à la mission dont l'art passait pour être investi qu'à un courant particulier de pensée religieuse.

Paul Chenavard, le décor du Panthéon

Une sélection d'esquisses préparatoires de Paul Chenavard pour le décor Panthéon fait l'objet d'une présentation dans la chapelle du musée.

Né à Lyon en 1807, Chenavard légua tous ses biens à la ville, où il conserva toujours des amitiés fidèles. Mais, venu à l'âge de dix-huit ans étudier la peinture à Paris dans l'atelier d'Hersent, puis d'Ingres, il y demeura toute sa vie, si l'on excepte de nombreux voyages. Esprit très cultivé, brillant causeur, il fréquenta tous les milieux artistiques et littéraires de la capitale, compta pour amis Nerval et Delacroix, Champfleury et Charles Blanc, qui, directeur des Beaux-Arts en 1848, lui procura la commande de la décoration du Panthéon, la grande entreprise de sa carrière, à laquelle mit fin le coup d'État du 2 décembre.

Pour Baudelaire, son esprit, brumeux, était lyonnais comme sa peinture, dévoyée par la philosophie, et comparable en cela à celle des peintres allemands. De fait, comme Orsel, Chenavard appréciait l'art allemand, ainsi qu'en témoigne sa collection de gravures. À Rome, il fit la connaissance de Cornelius avec lequel il resta en relation. Si, malgré la légende, il n'y rencontra pas Hegel, du moins appréciait-il sa philosophie. Mais cette attirance pour l'art et la pensée d'outre-Rhin était, en France, à l'époque romantique, largement répandue aussi bien chez les artistes et les poètes que chez les historiens ou les philosophes. Que le poète lyonnais Victor de Laprade ait donné en 1841, dans sa *Psyché*, l'exemple d'une vision synthétique de l'histoire de l'humanité telle que Chenavard eut l'ambition de la peindre sur les murs du Panthéon et que Kaulbach la fixa dans l'escalier du Nouveau Musée de Berlin n'autorise pas à en déduire une parenté entre l'esprit allemand et l'esprit lyonnais, l'époque romantique ayant été fertile en entreprises comparables.

Est-il du moins possible d'établir entre les deux peintres une parenté dans la mesure où ils partiraient d'une idée abstraite qu'ils tenteraient ensuite de traduire par le dessin – la couleur ne jouant qu'un rôle secondaire et subalterne ? Mais c'est commettre un contresens sur l'art de Chenavard que de le réduire aux cartons pour le Panthéon, dont la facture obéissait à des exigences esthétiques liées au lieu. La technique même de ses dessins, souvent exécutés au fusain et à la craie sur papier teinté, de même que ses esquisses peintes accordent beaucoup plus d'importance au clair-obscur qu'au trait de contour et révèlent une culture picturale étrangère à celle des Nazaréens comme des fidèles disciples d'Ingres.

L'Histoire au présent

Meissonier et les réalistes

Jean-Louis-Ernest Meissonier (1815-1891), dont les scènes de genre évoquent avec tant de passion des sujets issus d'une époque élégante et galante, évita en général de puiser ses sujets dans l'actualité. Cependant, certains événements contemporains, peut-être trop proches pour être ignorés, inspirèrent le peintre. Il les représenta alors d'une façon personnelle, aboutissant à un effet immédiat et profond peu représentatif du reste de son œuvre raffiné et pittoresque. Dans son *Souvenir de guerre civile* (1848-1849, Paris, musée du Louvre), exposé au Salon de 1849, puis à celui de 1850, Meissonier montra une scène qu'il aurait, d'après ses dires, vue lui-même : une barricade renversée de la révolution de 1848, avec les cadavres des insurgés, les membres enchevêtrés, gisant dans une rue étroite au milieu de pavés (il s'agit, précisa l'artiste, de la rue de la Mortellerie, aujourd'hui la rue de l'Hôtel de Ville). Grâce à une palette sombre, aux dominantes de gris et de brun, à une composition statique et simple et surtout à une précision froide dans le rendu des détails, Meissonier parvint à relater l'étrangeté et l'horreur du spectacle.

La peinture de cette réalité morbide alliée à l'absence de tout récit sont rappelées par les esquisses, *Trois soldats morts, allongés sur le sol* et *Deux soldats morts, allongés sur la paille*, effectuées sur le champ de bataille de Sadowa (1866) par Adolf Menzel (1815-1905) que Meissonier rencontra à Berlin en 1862. Menzel rendra en effet plusieurs visites à Meissonier, effectuant le portrait *Meissonier dans son atelier à Poissy* (1869, anciennement San Francisco, The Fine Arts Museum), avant que ce dernier ne coupe leurs liens à cause du conflit franco-prussien de 1870.

Meissonier eut, de même, l'occasion de tester ses compétences d'artiste sur le champ de bataille : il fut chargé, en 1859, de suivre l'armée française en Italie afin de réaliser les études préalables à l'élaboration d'une commande gouvernementale pour une toile d'histoire, commande à laquelle il répondit avec son tableau *L'Empereur Napoléon III à la bataille de Solferino* (1863, Compiègne, musée national du Château). Il fut à nouveau confronté à une réalité violente de carnage lors de la guerre de 1870 dont les événements le marquèrent profondément et suscitèrent l'élaboration des deux compositions *Les Ruines du palais des Tuileries* (1871, Compiègne, musée national du Château) et *Le Siège de Paris* (1870-1884, Paris, musée d'Orsay). Mais ses tableaux d'histoire ultérieurs nous laissent en effet deviner sa désillusion pour la peinture contemporaine : Meissonier se révéla, dès le Salon de 1864, comme peintre de sujets du premier Empire. Les toiles réalisées alors – *1814, la Campagne de France* (1864, Paris, musée d'Orsay), *1807, Friedland* (1863-1875, New York, The Metropolitan Museum of Art) et *1805, Les Cuirassiers avant la charge* (1878, Chantilly, musée Condé) – représentent, au même titre que les armures d'Antoine Vollon (1833-1900) ou de Menzel, ou que les costumes militaires soigneusement détaillés de Nicolas Sicard (1846-1920), des hommages à une époque, confortablement lointaine et incontestablement glorieuse.

Le paysage : de l'atelier au plein air

Dans l'histoire de la peinture de paysage au XIX^e siècle, les Lyonnais ont particulièrement brillé en créant quasiment un genre que leurs devanciers n'avaient pas pratiqué. Attentifs au travail de leurs confrères parisiens dont ils furent bien souvent les compagnons d'étude, ils suivirent les mouvements successifs du goût et rivalisèrent tour à tour avec les artistes les plus en vogue : Allemand avec Michallon ou Bidault, Caruelle d'Aligny dans le sillage de Barbizon, Lortet suiveur de Calame et de Diday, Paul Flandrin dont le néo-classicisme romain allait se transmuier en peinture intimiste, Appian et Chintreuil dont la douce mélancolie s'apparente à celle de Corot, Ravier dont les audaces de couleurs et de touche n'ont rien à envier à celles des impressionnistes. Ces fluctuations, cette ductilité, ont pu faire douter de l'existence d'une véritable école lyonnaise de peinture de paysage, mais l'abondance et l'excellence des peintres de cette région dans ce domaine ne se retrouvent nulle part ailleurs, Paris excepté.

Une autre caractéristique commune à presque tous les peintres de la région lyonnaise, nés à Lyon ou extérieurs et qui s'y sont installés par la suite, tient dans la nature même dont ils s'inspirèrent, nature variée mais dont la traduction est demeurée mesurée. Aux rives paresseuses de la Saône, aux marais de la Dombes s'accordaient les douces ondulations des monts du Lyonnais et des collines de Morestel en Isère, la vie paisible de gros bourgs ruraux. Quand, pour certains d'entre eux, il s'est agi de représenter les rivages insolés de la Méditerranée, comme Appian, ou l'âpre campagne romaine, comme Flandrin, ce fut toujours avec une forme de pudeur et de retrait qui n'ôtait rien à la poésie du site, mais fuyait la grandiloquence comme le pittoresque. Le paysage, de quelque nature qu'il soit, peint par l'école lyonnaise, est tout de sérénité retenue, fuyant l'anecdote ou l'effet, se cantonnant dans la rêverie, dans une palette fondue et même si les zébrures des dernières toiles ou des derniers pastels de Ravier ont une apparence de sauvagerie, son chromatisme reste empreint de la douceur de ses prédécesseurs : des roux assourdis relevés par quelques touches de bleu, des gammes de gris et de vert sombre, quelques rehauts de gouache blanc cassé. Rien qui se rapprocherait des bleus purs ou des rouges vifs de Monet, des orangés de Pissarro, des teintes riches et crémeuses de Renoir. Pas davantage des empâtements glaiseux d'un Jules Breton ou des incandescences d'un Dupré. Le petit dossier consacré à Optevoz est particulièrement éloquent de ce point de vue et sur un site visité à la fois par Corot, Daubigny et Courbet, par ailleurs lieu d'élection d'Appian, on peut saisir proximités et différences qui, sans éclats ni ruptures, assurent au paysagiste lyonnais sa subtile indépendance.

Vers la modernité

Puvis de Chavannes et ses disciples

Puvis de Chavannes (1824-1898) quitte Lyon, sa ville natale, à seize ans, pour Paris, où il ne cessera de résider. Par sa famille, il se rattachait à la Saône-et-Loire et lui-même se disait Bourguignon. Il vint tardivement à la peinture, qu'il étudia dans l'atelier d'Henri Scheffer, puis, brièvement, dans celui de Thomas Couture. Ses premiers tableaux se ressentent de la manière de ce dernier ainsi que de l'exemple de Théodore Chassériau, dont il fréquentait le salon. Mais sa carrière ne commence vraiment qu'après 1860, lorsqu'il s'oriente vers la grande décoration murale. Il s'impose progressivement comme le peintre décorateur par excellence, chargé de commandes prestigieuses comme celle du grand amphithéâtre de la Sorbonne, ce temple de la science républicaine. Il jouissait à la fin de sa vie d'une réputation internationale qu'égalait seule celle de Rodin. À peu près tous les peintres de murailles, à l'étranger comme en France, s'inspirent alors de son style, et parmi ses admirateurs figuraient Seurat, Gauguin, les Nabis et le jeune Picasso.

En dépit des réticences qu'il suscita longtemps, son art répondait parfaitement à une attente : une grande peinture murale, d'inspiration élevée, obéissant aux exigences de la décoration telle qu'on la concevait alors : une composition harmonieuse, des tons qui n'entraient pas en conflit avec la pierre, peu de modelé pour respecter la planéité du mur. De plus, l'importance qu'il accordait au paysage correspondait à la sensibilité de l'époque. Que ce fussent des lieux familiers – les campagnes picardes des décors d'Amiens, le rivage marin et le port de ceux de Marseille, la plaine de Nanterre du Panthéon, la vallée de la Seine de Rouen – flattaient l'attachement aux régions, tandis qu'on croyait voir revivre l'esprit français dans ces paysages historiés qui rappelaient ceux de Poussin. On a voulu rattacher son art à une tradition lyonnaise, celle de Chenavard et des Flandrin. Lui-même s'en défendait avec énergie, et de fait, seule la comparaison que certains critiques, à ses débuts, firent de ses compositions murales avec les cartons exposés à Paris par des peintres allemands comme Cornelius ou Kaulbach pourrait justifier un rapprochement avec Chenavard, si elle ne reposait pas sur une perception erronée de son art.

L'Exposition internationale de 1914

Une évocation des œuvres réunies lors de l'Exposition internationale de 1914 est présentée au deuxième étage des collections du musée.

En 1914, la ville de Lyon présenta son Exposition internationale dans le quartier en plein essor de Gerland. Les Expositions universelles ou celles de moindre envergure, les expositions internationales, étaient créées dans le but de montrer au public les nouvelles réalisations de différents pays, et constituaient ainsi une vitrine technologique, industrielle et culturelle, véritable reflet de la modernisation du monde. Elle fut abritée dans la « Halle Tony Garnier » inaugurée à cette occasion-là, initialement conçue comme grande halle du marché aux bestiaux des *abattoirs de la Mouche* dont le projet fut confié à l'architecte lyonnais Tony Garnier (1869-1948).

L'identité bien spécifique de la ville « hôte » était rappelée, avec fierté, par la présentation d'une section consacrée au « Vieux Lyon » où furent montrés des manuscrits portant sur l'histoire municipale, des exemples de la production textile, des objets d'art (boiseries, marionnettes, éventails...), des œuvres d'art dont une série de portraits de personnages lyonnais par des peintres tels Claude Bonnefond (1796-1860), Michel Philibert Genod (1795-1862) et Joseph Guichard (1806-1888) ainsi qu'un ensemble de toiles représentant la région et ses paysages signées par, entre autres, Adolphe Appian (1818-1898), Augustin Thierriat (1789-1870) et Antoine Vollon (1833-1900).

Si la section « Vieux Lyon » revisitait un passé mouvementé, parfois troublé, mais toujours très riche, la section réservée aux beaux-arts, tout à fait innovante dans le choix des œuvres présentées au public lyonnais, annonçait un nouveau départ : y figuraient *La Coiffure* (1906, New York, The Metropolitan Museum of Art) de Pablo Picasso, la *Joaquina* (1911, Prague, Národní Galerie) d'Henri Matisse, *L'Adoration de la Vierge et l'Enfant* (1912-1913, collection particulière) de Diego Rivera, le *Portrait de Madame Van Dongen (Gruus sur fond rouge)*, 1910, collection particulière) de Kees Van Dongen, *La Tente* (1908, Dallas, Dallas Museum of Art) d'Édouard Vuillard... Par leurs couleurs éclatantes et leur modernité en général, ces toiles mirent fin à l'image de Lyon que l'on avait gardée depuis les mots de Baudelaire, énoncés à l'occasion de l'exposition des cartons de la *Palingénésie universelle* de Chenavard en 1855 : « Le cerveau de Chenavard ressemble à la ville de Lyon, il est brumeux, fuligineux... ». Ces mots qui cherchaient à établir un rapport entre Lyon, « ville philosophique », et l'art de Chenavard que le poète jugeait dépourvu de coloris et de passion, étaient oubliés.

Nouvelles acquisitions au Musée des Beaux-Arts de Lyon

Clémence Sophie de Sermézy, née Daudignac (ou Dandignac), (Lyon, 1767 - Charentay (Rhône), 1850)

Buste de Henriette Joséphine Révoil (1797-après 1842), Madame Pierre Révoil

Plâtre, 68,5 x 47,5 x 21,7 cm, acquis en 2006 avec le concours du FRAM, cofinancé par l'Etat et la Région Rhône-Alpes et avec le concours de l'Association des Amis du musée des Beaux-Arts de Lyon

Ces deux dernières décennies ont vu s'amorcer une réhabilitation de l'artiste qui va grandissante au fur et à mesure de la réapparition de ses œuvres sur le marché de l'art. En 1989, la personnalité artistique de Clémence de Sermézy était révélée par l'exposition *Les Muses de Messidor*, organisée par le musée des Beaux-Arts de Lyon, où toute une section, consacrée à son œuvre, présentait des pièces nouvellement acquises. L'étude rédigée par Philippe Durey pour le catalogue appelait à reconnaître en Clémence de Sermézy la première femme sculpteur du XIX^e siècle. L'inspiration néoclassique domine son œuvre, à en juger simplement par les sujets (*L'Amour enchaîné, Sapho, Euterpe, Lesbie*).

Sous l'Empire et la Restauration, Clémence de Sermézy tenait un salon qui attirait place Bellecour les personnalités que Napoléon avait éloignées de Paris ou que le pouvoir tenait en défiance, tels Mme de Staël, Camille Jordan et Juliette Récamier. Les artistes lyonnais y avaient aussi leurs habitudes, en premier lieu Fleury Richard et Pierre Révoil, les ténors du style Troubadour.

Le buste a été identifié comme étant celui de *Henriette Joséphine Révoil, épouse de Pierre Révoil*. La sophistication de la coiffure, retenue par un peigne, peut certes apparaître comme une virtuosité d'autant plus gratuite que le modèle offre une physionomie sans éclat, presque fade. En fait, Clémence de Sermézy a su jouer du contraste entre les mèches aux boucles drues et nerveuses et la douceur d'un visage auquel la nudité des épaules confère une indéniable grâce féminine. Le buste de *Madame Révoil* témoigne de cette idéalisation modérée, qui traduit l'influence de Canova sur l'ancienne élève de Chinard, et que l'on retrouve surtout dans les bustes masculins de la Lyonnaise.

L'œuvre de Clémence de Sermézy est de celle avec laquelle il faut désormais compter : cette œuvre illustre la scène de genre en sculpture, territoire peu exploré par les artistes, et participe du style troubadour, tel que les Lyonnais Révoil et Richard l'ont promu dans les mêmes années. L'acquisition du buste de *Madame Révoil* (collections permanentes) complète le fonds déjà conservé au musée des Beaux-Arts de Lyon. Il permet d'évoquer cette galerie des célébrités lyonnaises de son temps que Clémence de Sermézy a voulu constituer. D'autre part, l'œuvre atteste des liens étroits qui ont existé dans la première génération des artistes de l'École de Lyon.

Jean-Marie Jacomin (Lyon, 1789 - Lyon, 1858)

La classe de peinture à l'école des Beaux-Arts de Lyon

Huile sur toile, 100 x 126,5 cm, acquis en 2006 avec le concours du FRAM, cofinancé par l'Etat et la Région Rhône-Alpes.

Ce tableau est une évocation de l'atelier de Pierre Révoil, un des représentants les plus importants de l'École troubadour avec Fleury Richard. Le musée Gadagne possède une étude préparatoire de ce tableau daté de 1817. Le tableau reprend le même principe de composition que ce dernier. Un modèle barbu posant sur une estrade, éclairé par de hautes fenêtres. Les élèves, certains en bras de chemise, d'autres en gilet ou en redingote, d'autres encore ayant passé une blouse, dessinent ou peignent.

Ce tableau préfigure en quelque sorte l'importante *Halte des artistes lyonnais à l'île Barbe*, 1824, d'Antoine-Jean Duclaux, conservée au musée des Beaux-Arts : dans ce tableau le paysagiste et peintre animalier Duclaux représente plusieurs de ses collègues, dont Jacomin, comme lui élève de Révoil, au cours d'une partie de campagne.

Représentant le groupe des artistes lyonnais à sa naissance, à l'intérieur du Palais Saint-Pierre, ce tableau est un document essentiel de l'histoire du musée des Beaux-Arts de Lyon et plus généralement de l'histoire artistique de notre ville.

Augustin-Alexandre Thierriat (Lyon, 1789 - Lyon, 1870)

Sous les combles du château, 1815

Huile sur toile, 49 cm x 41,5 cm, acquis en 2006.

Admis en 1806 à l'école de dessin, Augustin-Alexandre Thierriat entre l'année suivante à l'école des Beaux-Arts où il se forme auprès d'Antoine Berjon et Pierre Révoil. En 1812, il ouvre un cours élémentaire de dessin. Ses premières œuvres participent de ce goût pour le Moyen Âge et le style troubadour. Soucieux de répondre aux besoins de l'industrie de la soie, il se consacre à partir de 1820 à la peinture de fleurs et remplace en 1823 Berjon au poste de professeur de la classe de fleurs à l'école des Beaux-Arts. Une peinture acquise dès 1854 et conservée au musée, *Fleurs dans un vase du Japon*, évoque cet aspect de sa production. Dessinateur, graveur et lithographe, il publie de nombreux albums de fleurs, de fruits et de paysages de la région lyonnaise. Le musée des Beaux-Arts a acquis en 1997 un de ces albums composé de plus de 360 dessins réalisés à Lyon ou dans le sud de la France entre 1859 et 1869. Certaines feuilles évoquent le musée lapidaire créé au Palais Saint-Pierre par François Artaud.

Dans les combles d'une ancienne maison patricienne, Thierriat a représenté une femme en train de filer à côté de son chat. Le buffet gothique représenté dans la partie gauche du tableau, rappelle le goût des artistes lyonnais pour le Moyen Age et la Renaissance. Une fenêtre s'ouvre sur un paysage où l'on pourrait reconnaître dans les lointains montagneux, le Mont-Blanc et en contrebas d'une colline, le toit de l'ancien lazaret de la Quarantaine, situé au bord de la Saône. L'image de piété qui surmonte le petit bénitier correspond à une gravure de la Vierge miraculeuse de Fourvière. Le tableau a figuré à l'exposition de Lyon de 1827, sous le titre de *La vieille fileuse* (présenté dans les collections permanentes du musée).

La peinture se rattache à cette veine réaliste de l'école lyonnaise de peinture, représentée notamment par Genod, Trimolet, Bonnefond, Duclaux et Jacquand qui, rompus à la technique nordique, excellent dans la peinture de genre.

Jean-François Legendre-Héral (Montpellier, 1796 - Marcilly, 1851)

Buste de Jeanne d'Arc, 1820

Plâtre, H 93 x L 56 x P 36 cm, acquis en 2007, avec le concours du FRAM, cofinancé par l'Etat et la Région Rhône-Alpes et avec le concours de l'Association des Amis du musée des Beaux-Arts de Lyon

Legendre-Héral se forme à l'école des Beaux-Arts de Lyon où il suit l'enseignement de Joseph Chinard et Jean-Charles Marin. En 1818, il est nommé professeur à l'école des Beaux-Arts de Lyon : parmi ses élèves, figurent Jean-Marie Bonnassieux et Hippolyte Flandrin. La ville de Lyon lui confie des commandes majeures au nombre desquelles *Henri IV* (1829, fronton de l'Hôtel de Ville), la décoration du Palais de Justice (1847, tympan et frise), *Saint Just* et *Saint Irénée* pour l'église Saint-Just (1828), *La Vierge et saint Jean* (1837, cathédrale de Lyon). Installé à Paris en 1839, il obtient des commandes de l'Etat, notamment pour l'église Saint-Pierre-Saint-Paul (Saint Paul, 1845), pour Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, pour l'Ecole des Mines, pour Versailles (*Achille de Halay*, 1840), et pour le Jardin des Plantes (*Jussieu*, 1842).

Le buste a pour sujet Jeanne d'Arc, représentée avec une coiffure de plumes. S'il reprend une iconographie traditionnelle héritée du XVII^e siècle, l'artiste s'écarte des différentes versions contemporaines de Jeanne d'Arc en armure.

Cette récente acquisition permet d'illustrer en sculpture le genre historique, essentiel après la chute de l'Empire, et qui est surtout représenté au musée des Beaux-Arts de Lyon par les peintres de l'école Troubadour, Fleury Richard et Pierre Révoil. Elle complète le fonds de cet artiste qui est assez bien représenté dans les collections du musée, notamment par des œuvres à sujet mythologique telles que *Léda* et *Eurydice* et les bustes de la galerie des lyonnais célèbres (Jussieu, Grogard, Ménestrier...). Son bronze, *Giotto dessinant sur le sable* (1841), aujourd'hui présenté dans le jardin du Palais Saint-Pierre, est caractéristique de cette qualité « naturelle », vantée dès 1824 par le critique Jal.

Prêts exceptionnels du Musée Paul Dini, Villefranche/Saône pour l'exposition Le temps de la peinture, Lyon 1800-1914.

Auguste Morisot (Seurre-Côte d'Or, 1857-Bruxelles, 1951)

Ombre-Lumière-Ténèbre

Triptyque. Huile sur bois pour *Ombre et Ténèbre*, H. 1,05 ; L. 0,75 m chacun ; huile sur carton pour *Lumière*, H. 1,45 ; L. 0,98 m.

La présence d'Auguste Morisot est attestée dès 1876 à Lyon : il travaille alors pour la Fabrique de soierie en tant que vendeur. En 1880, il intègre la classe de fleurs de l'école des Beaux-Arts dirigée par Jean-Marie Reignier pour acquérir une formation de dessinateur de motifs décoratifs. En 1883, il s'oriente vers la peinture de chevalet et est inscrit dans la classe de peinture dirigée par Michel Dumas. Il est nommé en 1887, professeur de dessin dans les écoles municipales, puis à partir de 1895, professeur de dessin d'ornement d'après le plâtre à l'école des Beaux-Arts de Lyon. A partir de 1902, il pratique la peinture à l'huile et peint des paysages urbains pour finalement s'attacher au paysage rural. Ses goûts pour la littérature symboliste l'amènent à peindre des forêts où règne une atmosphère mystique. Ses textes, tels *Les voix de la forêt*, illustrent son inspiration symboliste. De 1902 à 1914, sa production picturale est en plein épanouissement. A partir de 1921 Morisot passe tous ses étés dans les Ardennes belges. Ses motifs évoluent et s'inscrivent dans une représentation de nature assagie.

Morisot s'inscrit dans cette mouvance picturale du XIX^e siècle qui consiste à reprendre la forme du polyptyque pour en proposer une nouvelle image profane mais néanmoins spirituelle. Ainsi, avec *Ombre-Lumière-Ténèbre*, Morisot transforme le sujet en genre narratif et esthétique.

Pierre Combet-Descombes (Lyon, 1885 - Lyon, 1966)

Le Fer et le Feu, Les Hauts-Fourneaux de Chasse, 1911

Triptyque. Huile sur toile, H. 0,92; L. 0,65 m (chacun des trois panneaux)
Donation Muguet et Paul Dini à Villefranche-sur-Saône en 1999.

Pierre Combet-Descombes (1885-1966) est une figure importante de la scène artistique lyonnaise des années 1910-1960.

Le Musée municipal Paul Dini de Villefranche-sur-Saône conserve dix œuvres de l'artiste et lui a consacré une exposition en 2004. Entouré de ses amis peintres (Venance Curnier, Jacques Laplace, Louis Bouquet, Pierre Renaud, Emile Didier, Henriette Morel...), Combet-Descombes s'adonne à la peinture de paysages dès 1905.

Dans ses notes, il exprime sa pensée plastique : « [...] Il faut donc choisir « l'instant de sublimation » de la Nature , « l'instant pathétique » diront d'autres, instant, qui, d'ailleurs, n'existe qu'en soi, en chaque interprète en particulier. [...] Spiritualiser la nature, recherchant pour cela, son instant de maximum vibratoire [...] ». (*Pierre Combet-Descombes, 1885-1966*, Lyon 1985, p. 15).

Le triptyque *Les Hauts Fourneaux de Chasse*, 1911, illustre cette vision sublime. Les touches nerveuses de bleu et d'orange accentuent le caractère inquiétant et moderne du paysage. Les fumées, absorbant l'air, enveloppent ce pays du labeur. La dramatisation se joue en trois séquences, accentuant ainsi la mise en scène quasi cinématographique de ce paysage industriel où les êtres humains à peine esquissés avancent dans l'allée du panneau central. En 1911, il peint aussi un grand paysage symboliste : *L'heure trouble* (Musée des Beaux-Arts de Lyon). Son goût pour le symbolisme littéraire nourrit sa peinture.

Sa sensibilité symboliste confère à ses paysages une atmosphère mystérieuse : des figures à peine esquissées se profilent au bord du paysage empli de sourds murmures ou agité par les flammes des usines. Le peintre affirme la prééminence de la pensée et cette intention spirituelle gouverne toute son œuvre : saisir le mystère de la nature.

Liste des œuvres présentées dans l'exposition

INTRODUCTION

Antoine BAIL (Chasselay (Rhône), 1830 - Bois-le-Roi (Seine-et-Marne), 1918)
L'Atelier de l'artiste, 1856. Huile sur toile. Saint-Étienne, musée d'Art Moderne

Jean Claude BONNEFOND (Lyon, 1796 - Lyon, 1861)
L'Atelier de Révoil, 1817. Plume et encre brune. Lyon, musée Gadagne

Louis Mathieu COCHEREAU (Montigny-le-Gannelon (Eure-et-Loir), 1793 – Décédé en mer, 1817)
L'Atelier de David au Collège des Quatre-Nations, 1813. Huile sur toile. Paris, musée du Louvre

Antoine DUCLAUX (Lyon, 1783 - Lyon, 1868)
Halte des artistes lyonnais à l'Île Barbe, 1824. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Étude pour la figure du peintre Étienne Rey, avec reprise de la tête portant un chapeau, 1824. Crayon noir et rehauts de craie blanche sur papier brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jean Marie JACOMIN (Lyon, 1789 - Lyon, 1858)
L'Atelier de Révoil en 1817, 1817. Huile sur toile. Lyon, musée Gadagne
L'Atelier de Révoil en 1817, 1817. Lavis sur tracé au crayon. Lyon, musée Gadagne

NAISSANCE D'UNE ECOLE

Jean Claude BONNEFOND (Lyon, 1796 - Lyon, 1860)
Autoportrait à seize ans, 1812. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Autoportrait au bonnet grec, 1828. Huile sur toile. Collection particulière
Portrait du peintre Victor Orsel, Décembre 1812. Crayon. Collection particulière

Alexandre Marie COLIN (Paris, 1798 - Paris, 1875)
L'Atelier de Girodet, Vers 1817. Lithographie. Paris, Bibliothèque nationale de France

Abel DIMIER (Paris, 1794 - Paris, 1864)
Le Tireur d'épines, vers 1820-1825. Marbre. Lyon, musée des Beaux-Arts

Hippolyte FLANDRIN (Lyon, 1809 – Rome, 1864)
Polytès, fils de Priam, observant les mouvements des Grecs vers Troie, 1834
Huile sur toile. Saint-Étienne, musée d'Art Moderne
Une Figure d'après le nu, Médaille d'or pour le concours de la classe de figure pour l'année 1828, 1828. Crayon noir et rehauts blanc. Lyon, musée des Beaux-Arts
Autoportrait, 1840. Huile sur toile. Collection particulière

Michel GENOD (Lyon, 1795 - Lyon, 1862)
Portrait d'un artiste, vers 1820. Crayon. Collection particulière

Joseph GUICHARD (Lyon, 1806 - Lyon, 1880)
Autoportrait, 1829. Huile sur toile. Collection particulière

Jean Marie JACOMIN (Lyon, 1789 - Lyon, 1858)
Double portrait de l'artiste et d'Augustin Thierriat, 1819. Crayon et pierre noire. Collection particulière
Huit artistes lyonnais, 1821. Lithographie, sur Chine appliqué, de Godefroy Engelmann à Paris. Lyon, Archives municipales
Portrait du peintre Jean Claude Bonnefond, 1812. Dessin à la pierre noire. Collection particulière

Louis JANMOT (Lyon, 1814 - Lyon, 1892)
Autoportrait, 1832. Huile sur toile. Collection Marie-France de Christen Bonnard

Louis LAMOTHE (Lyon, 1822 - Paris, 1869)
Autoportrait à la palette, 1859. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Claudius LAVERGNE (Lyon, 1814 - Paris, 1887)
Autoportrait en sonneur de cor, 1835. Huile sur toile. Collection particulière

Julius MILDE (Hambourg (Allemagne), 1803 – Lübeck (Allemagne), 1875)
Meine Dresdner Freunde und Ich (Mes amis de Dresde et moi), Novembre 1824.
Crayon. Lübeck (Allemagne), Museum für Kunst und Kultur der Hansestadt Lübeck

Victor ORSEL(Oullins (Rhône), 1795 - Paris, 1850)
Portrait du peintre Jean Claude Bonnefond, à l'âge de seize ans, décembre 1812
Crayon sur papier bleuté. Collection particulière
Figure dessinée d'après le nu, Médaille d'or pour le concours de la classe de figure pour l'année 1812, 1812. Crayon noir et rehauts blanc. Lyon, musée des Beaux-Arts

Johann David PASSAVANT (Francfort (Allemagne), 1787 - Francfort, 1861)
Autoportrait au béret devant un paysage romain, 1818.
Huile sur toile. Francfort (Allemagne), Städel Museum

Pierre Henri REVOIL (Lyon, 1776 - Paris, 1842)
Portrait de l'artiste avec François Artaud et Pierre Toussaint Dechazel
Crayon noir. Collection particulière

Pierre Henri REVOIL (Lyon, 1776 - Paris, 1842)
Portraits des peintres Révoil et de Richard, 1798
Crayon noir et estompe, lavis, rehauts de blanc sur papier bleuté. Lyon, musée des Beaux-Arts

Pierre RINGUET (Lyon, XIX^e siècle)
Portrait du peintre Louis Janmot, 1833. Crayon. Collection particulière

François Félix ROUBAUD (Cerdon (Ain), 1825 - Lyon, 1876)
Buste du peintre Pierre Révoil, 1873. Plâtre.Lyon, musée des Beaux-Arts

Rudolf SUHRLANDT (Ludwigslust (Allemagne), 1781 - Schwerin (Allemagne), 1862)
Portraits des peintres Overbeck et Cornelius, 1815. Plume. Berlin, Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz

Anonyme
Jeune Turc mourant. Crayon. Lyon, musée des Beaux-Arts

Anonyme
Tête de jeune homme (Fils de Louis Néret, échevin de Paris ?). Crayon noir. Lyon, musée des Beaux-Arts

Anonyme
Tête de femme. Crayon noir. Lyon, musée des Beaux-Arts

UN PASSE RETROUVE

Charles Marie BOUTON (Paris, 1781 - Paris, 1853)
Vue de la salle du XIV^e siècle, au Musée des Monuments Français, dit La folie de Charles VI, avant 1853. Huile sur toile. Bourg-en-Bresse (Ain), musée de Brou

Louis Jacques Mandé DAGUERRE (attribué à) (Cormeilles-en-Parisis (Val-d'Oise), 1787 - Bry-sur-Marne (Val-de-Marne), 1851)
Intérieur de chapelle, vers 1820-1840. Huile sur toile. Quimper (Finistère), musée des Beaux-Arts

Auguste de FORBIN (Château de La Roque d'Anthéron (Bouches-du-Rhône), 1777 - Paris, 1841)
Intérieur d'église, 1838. Huile sur toile. Marseille (Bouches-du-Rhône), musée des Beaux-Arts

François-Marius GRANET (Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), 1775 - Aix-en-Provence, 1849)
Un Serment. Huile sur toile. Varsovie (Pologne), Muzeum Narodowe

Hippolyte LECOMTE (Puisseaux (Loiret), 1781 - Paris, 1857)
Jeanne d'Arc recevant son épée de Charles VII, salon de 1808. Huile sur toile. Blois (Loir-et-Cher), musée des Beaux-Arts

Jean-François LEGENDRE-HERAL (Montpellier (Hérault), 1795 - Marcilly (Seine-et-Marne), 1851)
Buste de Jeanne d'Arc, 1820. Plâtre. Lyon, musée des Beaux-Arts

Franz PFORR (Francfort (Allemagne), 1788 - Albano Laziale (Italie), 1812)

Le Combat de saint Georges avec le dragon, 1809-1810. Huile sur bois. Francfort (Allemagne), Städel Museum
Pierre Henri REVOIL (Lyon, 1776 - Paris, 1842)

L'Offrande du chef du cerf. Plume et encre brune. Lyon, musée des Beaux-Arts

Un Tournoi au XIV^e siècle, 1812. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jeanne d'Arc prisonnière à Rouen, 1819. Huile sur toile. Rouen (Seine-Maritime), musée des Beaux-Arts. Legs Mme
Veuve Léon Duvivier, 1931

Femme assise tenant un enfant dans ses bras. Plume et encre brune sur papier brun clair. Lyon, musée des Beaux-Arts

Femme assise tenant un enfant dans ses bras. Plume et encre brune sur papier brun clair. Collection particulière

Fleury François RICHARD (Lyon, 1777 - Écully (Rhône), 1852)

L'Ermitage de Vaucouleurs, 1819. Huile sur toile. Paris, musée du Louvre, Département des Peintures

Un Chevalier en prière dans une chapelle, se préparant au combat, 1805. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Intérieur d'église (bas-côté nord de la primatiale Saint-Maurice de Vienne). Pinceau et lavis, encre brune, gouache
blanche, esquisse au crayon noir sur papier brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

Thomas STOTHARD (Londres (Angleterre), 1755 - Londres, 1834)

Les Pèlerins de Canterbury, 1817. Huile sur bois. Canterbury (Angleterre), Canterbury Royal Museum & Art Gallery

LE SENTIMENT DU QUOTIDIEN

Jean Claude BONNEFOND (Lyon, 1796 - Lyon, 1860)

Le Mauvais propriétaire, 1824. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Une Pèlerine accablée de fatigue, exposition, Lyon, 1837. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Le Vœu à la Madone (scène romaine), exposition, Lyon, 1836. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Brigand italien faisant le guet, avril 1826 (?). Huile sur toile. Collection particulière

Brigand blessé, 1828. Huile sur toile, collection particulière

Monte Cavo vu de Marino, vers 1828. Huile sur papier marouflé sur toile. Collection particulière

Clémence de SERMEZY (Lyon, 1767 - Charentay (Rhône), 1830)

La Consultation, 1821. Terre cuite. Lyon, musée des Beaux-Arts

Homme tenant une fillette sur ses genoux, Janvier 18[2]4. Terre cuite. Lyon, musée des Beaux-Arts

Martin DROLLING (Oberhergheim (Haut-Rhin), 1752 - Paris, 1817)

Intérieur d'une cuisine, 1814. Huile sur toile. Paris, musée du Louvre, Département des Peintures

Michel GENOD (Lyon, 1795 - Lyon, 1862)

Les Adieux du soldat, 1824. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jean-Michel GROBON (Lyon, 1770 - Lyon, 1853)

Intérieur de cuisine, 1814. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jean-Marie JACOMIN (Lyon, 1789 - Lyon, 1858)

Un Militaire blessé, racontant ses faits d'armes à ses parents, 1822

Huile sur toile. Dijon (Côte d'Or), musée de la Vie Bourguignonne Perrin de Puycousin

Achille Etna MICHALLON (Paris, 1796 - Paris, 1822)

Mazzochi. Huile sur toile. Orléans (Loiret), musée des Beaux-Arts

Victor ORSEL (Oullins (Rhône), 1795 - Paris, 1850)

Portrait de jeune italienne (Vittoria Caldoni), vers 1825-1826. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Johann Friedrich OVERBECK (Lübeck (Allemagne), 1789 – Rome (Italie), 1869)

Vittoria Caldoni, vers 1821. Huile sur toile. Wuppertal (Allemagne), Von der Heydt-Museum

Louis Léopold ROBERT (La Chaux-de-Fonds (Suisse), 1794 - Venise (Italie), 1835)

Brigand au fusil, 1820. Huile sur toile. La Chaux-de-Fonds (Suisse), musée des Beaux-Arts

Victor SCHNETZ (Versailles (Yvelines), 1787 - Paris, 1870)

Religieux secourant une pèlerine blessée ou **Un Capucin recueille une jeune femme et son enfant**, 1826. Huile sur toile.
Valenciennes (Nord), musée des Beaux-Arts

Italiennes en prière ou **Vœu à la Madone**. Réplique du tableau du Salon de 1827, conservé à Saint-Pétersbourg, 1826.
Huile sur toile. La Rochelle (Charente-Maritime), musée des Beaux-Arts

Augustin THIERRIAT (Lyon, 1789 - Lyon, 1868 ou 1870)
La Vieille fileuse, 1815. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Albert Bertel THORVALDSEN (Copenhague, 1770 - Copenhague, 1844)
Vittoria Caldoni, 1821. Plâtre. Copenhague, Thorvaldsens Museum

LA FLEUR : DU MOTIF AU TABLEAU

Antoine BERJON (Lyon, 1754 - Lyon, 1843)
Bouquet de lis et de roses dans une corbeille posée sur une chiffonnière, 1814
Huile sur toile. Paris, musée du Louvre, Département des Peintures

Jean François BONY (Givors (Rhône), 1754 - Paris, 1825)
Vase de fleurs, 1814 – 1815. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Marc BRUYAS (Lyon, 1821 - Lyon, 1896)
Fleurs républicaines, 1848. Huile sur toile. Collection particulière

Pierre Adrien CHABAL-DUSSURGEY (Lyon, 1819 - Nice (Alpes-Maritimes), 1902)
Concordia, 1878. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Adolphe Louis DEGRANGE dit CASTEX-DEGRANGE (Lyon, 1840 - Lyon, 1918)
Ma Table à modèles, 1885. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Moïse JACOBBER (Rhénanie (Allemagne), 1786 - Paris, 1863)
Fleurs dans un vase, Vers 1822. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Louis JANMOT (Lyon, 1814 - Lyon, 1892)
Fleur des champs, 1845. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jean Marie REIGNIER (Lyon, 1815 - Lyon, 1886)
Hommage à la reine Hortense. 1856. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Pierre Étienne REMILLEUX (Vienne (Isère), 1811 - Lyon, 1856)
Fleurs et fruits, 1848. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Simon SAINT-JEAN (Lyon, 1808 - Écully (Rhône), 1860)
La Jardinière, 1837. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Emblèmes eucharistiques, 1840. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Offrande à la Vierge, 1848. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Augustin THIERRIAT (Lyon, 1789 - Lyon, 1868 ou 1870)
Fleurs dans un vase du Japon, 1854. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Gottfried Wilhelm VOELCKER (Berlin, 1775 - Berlin, 1849)
Blumenvase (Fleurs dans un vase), 1817. Huile sur toile. Poznan, the Raczynski Foundation at the National Museum

LE SALON DES FLEURS

Antoine BERJON (Lyon, 1754 - Lyon, 1843)
Fleurs dans un vase d'albâtre, 1813. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Fruits et fleurs dans une corbeille d'osier, 1810. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Fleurs sur un fond blanc, vers 1843. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Fruits dans une coupe d'albâtre. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Pivoines. Pierre noire, sanguine, craie blanche et estompe sur papier préparé au lavis gris. Lyon, musée des Beaux-Arts
Hortensias, épis de blé et bleuet. Pierre noire et craie blanche sur papier préparé au lavis brun. Lyon, musée des Beaux-Arts
Ananas. Pastel sur papier chamois, reprises à la pierre noire et à la craie blanche. Lyon, musée des Beaux-Arts
Pavots, 1825. Pierre noire, sanguine, rehauts de craie blanche sur papier chamois. Lyon, musée des Beaux-Arts
Nêfles. Aquarelle, rehauts de gouache sur papier chamois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jean-François BONY (Givors (Rhône), 1754 - Paris, 1825)
Le Printemps, 1804. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
L'Été, 1804. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Elise BRUYERE (Paris, 1776 - Paris, 1842)

Fleurs dans un vase et branche de prunier, vers 1817. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jan Davidsz De HEEM (Utrecht (Pays-Bas), 1606 – Anvers (Belgique), 1684)

Guirlande de fleurs et de fruits avec le portrait de Guillaume III d'Orange, vers 1661 – 1872. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Clément JAYET (Langres, 1731 - Lyon, 1804)

Portrait du peintre Antoine Berjon, 1788. Terre cuite. Lyon, musée des Beaux-Arts

Abraham MIGNON (Francfort (Allemagne), 1640 - Utrecht (Pays-Bas), 1679)

Chat renversant un vase de fleurs. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jean-Baptiste MONNOYER (Lille (Nord), 1634 ou 1636 - Londres, 1699)

Couronne de fleurs. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Fleurs dans un vase. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Fleurs dans un vase de verre. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Fleurs dans un vase. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Paulus Theodorus Van BRUSSEL (Zuidpolsbroek (Pays-Bas), 1754 - Amsterdam, 1795)

Vase de fleurs sur une table de marbre dans un parc, 1781. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jan Frans VAN DAEL (Anvers, 1764 - Paris, 1840)

Vase de fleurs avec une tubéreuse cassée, 1807. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Fleurs dans une corbeille, 1806. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jan VAN HUYSUM (Amsterdam, 1682 - Amsterdam, 1749)

Vase de fleurs et nid d'oiseau dans une niche. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Fleurs et fruits sur un banc de marbre. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Cornelis Van SPAENDONCK (Tilburg (Pays-Bas), 1756 - Paris, 1840)

Vase de roses, 1806. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Gaspar Peeter VERBRUGGEN (Anvers (Belgique), 1635 - Anvers, 1681)

Fleurs autour d'un cartouche, 1670. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Anonyme (France, début du XIX^e siècle)

Fleurs. Plume et encre noir, gouache sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts. Fonds du Conservatoire des Arts (Ecole des Beaux-Arts)

Anonyme (France, début du XIX^e siècle)

Tulipes. Plume et encre noir, gouache sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts. Fonds du Conservatoire des Arts (Ecole des Beaux-Arts)

Anonyme (France, début du XIX^e siècle)

Roses. Plume et encre noir, gouache sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts. Fonds du Conservatoire des Arts (Ecole des Beaux-Arts)

Anonyme (France, début du XIX^e siècle)

Roses. Plume et encre noir, gouache sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts. Fonds du Conservatoire des Arts (Ecole des Beaux-Arts)

Anonyme (France, début du XIX^e siècle)

Renoncule. Plume et encre noir, gouache sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts. Fonds du Conservatoire des Arts (Ecole des Beaux-Arts)

Anonyme (France, début du XIX^e siècle)

Lis. Plume et encre noir, gouache sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts. Fonds du Conservatoire des Arts (Ecole des Beaux-Arts)

POUR UN RENOUVEAU SPIRITUEL

Paul BOREL (Lyon, 1828 - Lyon, 1913)

Les Disciples d'Emmaüs, vers 1869. Huile sur bois. Collection Florence Crespy-Thiollier

L'Entretien pendant la marche (Les Disciples d'Emmaüs)

Étude pour la chapelle des Dominicains d'Oullins (Rhône), vers 1869. Crayon noir et rehauts de craie de couleur sur papier collé sur carton. Lyon, musée des Beaux-Arts

Archange saint Michel tenant la balance. Étude pour le décor de l'église Saint-Thomas-d'Aquin à Paris, vers 1869.

Lavis d'encre noir et rehauts de gouache blanche. Lyon, musée des Beaux-Arts

Peter von CORNELIUS (Düsseldorf (Allemagne), 1793 - Berlin, 1867)

Christus in der Vorhölle (Christ aux Limbes), 1840 – 1843. Huile sur toile.

Poznan, the Raczynski Foundation at the National Museum

Charles DUFRAINE (Saint-Germain-du-Plain (Saône-et-Loire), 1827 - Lyon, 1900)

Saint Louis

Maquette pour la sculpture de la façade de l'église Saint-Vincent à Lyon, 188[2].

Modèle plâtre. Lyon, musée des Beaux-Arts.

Saint Vincent. Maquette pour la sculpture de la façade de l'église Saint-Vincent à Lyon, 188[2].

Modèle plâtre. Lyon, musée des Beaux-Arts

Ange assis tenant les attributs de sainte Philomène (pour l'église Saint-Jean-Marie-Vianney d'Ars-sur-Formans)

Bronze patiné en brun. Vers 1866. Lyon, musée des Beaux-Arts

Vierge à l'Enfant. Plâtre. Lyon, musée des Beaux-Arts

Hippolyte FLANDRIN (Lyon, 1809 - Rome, 1864)

Pietà, vers 1842. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jonas rendu au jour par le monstre marin, vers 1860. Huile sur carton. Lyon, Musée des Beaux-Arts

L'Institution de l'Eucharistie. Huile sur toile. Amiens (Somme), musée de Picardie

Moïse devant le buisson ardent, 1856 – 1864. Huile sur carton. Beauvais (Oise), musée départemental de l'Oise

Jean-Baptiste FRENET (Lyon, 1814 - Charly (Rhône), 1889)

Le Martyre de sainte Agathe, exposition, Lyon, 1841 – 1842. Terre cuite peinte. Collection particulière

Esquisse du martyre de sainte Agathe exposition, Lyon, 1842 – 1843. Huile sur papier collé sur contreplaqué. Collection particulière

Le Christ libérateur entre sainte Biblis et saint Epagathe. Dessin pour le décor d'un mur de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Pierre noire et sanguine sur papier en trois feuilles. Lyon, musée des Beaux-Arts

Saint Pontique et sainte Blandine

Dessin pour le décor d'un mur de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Pierre noire et sanguine sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts

L'Évêque saint Pothin entre saint Maturus et le diacre Sanctus

Dessin pour le décor d'un mur de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Pierre noire et sanguine sur papier. Lyon, musée des Beaux-Arts

Saint Alexandre et saint Atale

Dessin pour le décor d'un mur de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 - 1857, vers 1849 - 1850. Pierre noire et sanguine sur papier en deux feuilles. Lyon, musée des Beaux-Arts

Le Christ libérateur

Carton pour le décor d'un mur de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Huile sur toile non préparée.

Lyon, musée des Beaux-Arts

Sainte Biblis

Carton pour le décor d'un mur de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851.

Huile sur toile non préparée. Lyon, musée des Beaux-Arts

Saint Epagathus

Carton pour le décor d'un mur de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Huile sur toile non préparée. Lyon, musée des Beaux-Arts

La Guérison du Paralytique

Carton pour le décor de la voûte de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Huile sur toile non préparée. Lyon, musée des Beaux-Arts

La Guérison de l'Aveugle-né

Carton pour le décor de la voûte de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Huile sur toile non préparée. Lyon, musée des Beaux-Arts

La Résurrection de Lazare

Carton pour le décor de la voûte de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Huile sur toile non préparée. Lyon, musée des Beaux-Arts

La Multiplication des pains

Carton pour le décor de la voûte de la crypte de la chapelle Sainte-Blandine dans la basilique Saint-Martin-d'Ainay à Lyon, détruit vers 1856 – 1857, vers 1849 – 1851. Huile sur toile non préparée. Lyon, musée des Beaux-Arts
Autoportrait en saint Augustin, vers 1858. Huile, pastel, gouache, fusain sur carton. Collection particulière
Autoportrait nu. Huile, pastel, gouache, fusain sur carton. Collection particulière
Saint Augustin écrivant la Cité de Dieu, exposition, Lyon, 1858. Huile sur toile. Collection particulière

Louis JANMOT (Lyon, 1814 - Lyon, 1892)

Le Mois de Marie, 1848 – 1850. Triptyque, huile sur bois, dorure et bois sculpté. Lyon, cathédrale Saint-Jean
Saint Jean dans le désert, 1845. Huile sur bois. Collection particulière
Jésus au Jardin des Oliviers, 1840. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Claudius LAVERGNE (Lyon, 1814 - Paris, 1887)

Quare dubitasti. Saint Pierre marchant sur les eaux. Pierre noire, crayon, gouache blanche, aquarelle, fusain. Collection particulière

Le Christ montrant ses plaies, 1844. Huile sur toile. Collection particulière

Victor ORSEL (Oullins (Rhône), 1795 - Paris, 1850)

Le Mariage de la Vierge, 1815 - 1817 (?). Huile sur toile. Collection particulière
Le Bien et le Mal, 1832. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Ruth et Booz, vers 1815 – 1817. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Johann Friedrich OVERBECK (Lübeck (Allemagne), 1789 - Rome, 1869)

Le Mariage de la Vierge, 1834 – 1836.
Huile sur toile. Poznan, the Raczynski Foundation at the National Museum

Dominique Louis PAPETY (Marseille (Bouches-du-Rhône), 1815 - Marseille, 1849)

L'Abbé Zosime remettant un manteau à sainte Marie l'Égyptienne.
Entretien de l'abbé Zosime et de sainte Marie l'Égyptienne au désert.
La Pécheresse repentante
Mort et ensevelissement de sainte Marie l'Égyptienne
Aquarelles. Montpellier (Hérault), musée Fabre

Wilhelm von SCHADOW (Berlin, 1788 - Düsseldorf (Allemagne), 1862)

Saint Jean. Huile sur bois. Collection particulière

Gabriel TYR (Saint-Pal-de-Mons (Haute-Loire), 1817 - Saint-Étienne (Loire), 1868)

Tête de Christ (étude), 1850. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

UN ART PHILOSOPHIQUE

Jean BONNASSIEUX (Pannissière (Loire), 1810 - Paris, 1892)

Buste de Pierre Simon Ballanche, 1849. Marbre. Lyon, musée des Beaux-Arts
La Modestie, 1846. Marbre. Lyon, musée des Beaux-Arts

Sir Edward Coley BURNE-JONES (Birmingham (Angleterre), 1833 - Londres, 1898)

La Roue de la fortune, 1883. Huile sur toile. Paris, musée d'Orsay
L'Archange Chemuel. Carton pour le décor en mosaïque de la voûte d'abside de l'église Saint-Paul à Rome (Église protestante de la communauté américaine), vers 1883 – 1884. Technique mixte.
Lyon, musée des Beaux-Arts

Paul CHENAVARD (Lyon, 1807 - Paris, 1895)

Le Triomphe des Religions. Huile sur carton collé sur toile.
Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts
Le Jugement dernier. Encre noire, lavis gris sur papier beige. Lyon, musée des Beaux-Arts
L'Enfer, 1846. Huile sur toile. Montpellier (Hérault), musée Fabre

Gustave COURBET (Ornans (Doubs), 1819 - La Tour-de-Peilz (Suisse), 1877)

Portrait du peintre Paul Chenavard, 1869. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Joseph FABISCH (Aix-en-Provence, 1812 - Lyon, 1886)

Béatrix, Exposition, Lyon, 1854 – 1855. Marbre. Lyon, musée des Beaux-Arts

John FLAXMAN (York (Angleterre), 1755 - Londres, 1826)

Deux anges veillant un homme endormi. Plume et encre noire, lavis gris et bleu sur papier.

Nantes (Loire-Atlantique), musée départemental Dobrée

Saint Ethelberga with her chaplain Saint Paulinius of Rochester bringing Christianity to Northumbria (Procession des premiers saints anglais ; sainte Ethelburge et saint Paulinius de Rochester évangélisant la Northumbrie), 1783. Plume et lavis. Cambridge (Angleterre), The Fitzwilliam Museum

A Soul appearing before the Judges of Hades, (Une Âme comparaisant devant le juge des Enfers), 1784. Plume et lavis. Cambridge (Angleterre), The Fitzwilliam Museum

The ascension of a soul (L'ascension d'une âme), 1785. Plume et lavis. Cambridge (Angleterre), The Fitzwilliam Museum

Joseph GUICHARD (Lyon, 1806 - Lyon, 1880)

Apothéose de Louisa Siefert (esquisse), vers 1877. Huile sur toile. Lyon, Musée des Beaux-Arts

Louis JANMOT (Lyon, 1814 - Lyon, 1892)

Carton pour **Le Poème de l'âme**. Crayon noir et estompe sur papier. Collection particulière. **Crucifixion**. Plume et encre brune, lavis brun sur traits au crayon. Lyon, musée des Beaux-Arts

Les fiancés. Dessin sur papier, marouflé sur toile. Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques

La Ronde ou **Rayons de soleil** (première version), vers 1854. Huile sur toile. Collection particulière

Le Supplice de Mézence (Un vivant attaché à un cadavre), Salon de 1865. Huile sur bois.

Collection particulière

Le Supplice de Mézence (autre version), entre 1861 et 1881. Fusain et rehauts de gouache blanche sur papier. Paris, musée du Louvre, Département des arts graphiques

L'Envol de l'âme, entre 1836 et 1854. Dessin au fusain, craie blanche et rehauts de couleurs sur papier. Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques

L'Échelle d'Or, entre 1836 et 1854. Dessin au fusain, craie blanche et rehauts de couleurs sur papier.

Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques

Philipp Otto RUNGE (Wolgast (Allemagne), 1777 – Hambourg (Allemagne), 1810)

Aurora. Pierre noire, plume et encre noire. Hambourg (Allemagne), Kunsthalle

Der Morgen : Teilentwurf zum Mittelbild (Le Matin), 1807 - 1808

Plume et encre noir sur trace de crayon. Hambourg (Allemagne), Kunsthalle

LE POÈME DE L'ÂME DE LOUIS JANMOT

Louis JANMOT (Lyon, 1814 - Lyon, 1892)

Génération divine, 1854

Le Passage des âmes, 1854

L'Ange et la mère, 1854

Le Printemps, 1854

Souvenir du ciel, 1854

Le Toit paternel, 1854

Le Mauvais sentier, 1854

Le Cauchemar, 1854

Le Grain de blé, 1854

Première communion, 1851

Virginitas, 1854

L'Échelle d'or, 1851

Rayons de soleil, 1854

Sur la montagne, 1854

Un Soir, 1854

Le Vol de l'âme, 1854

L'Idéal, 1854

Réalité, 1851

Huiles sur bois, Lyon, musée des Beaux-Arts

Solitude, 1861

L'Infini, 1861

Rêve de feu, 1861

Amour, 1861

Adieu, 1861

Le Doute, 1861

L'Esprit du mal, 1861

L'Orgie, 1861

Sans Dieu, 1867

Le Fantôme, 1867

Chute fatale, entre 1861 et 1881

Supplice de Mézence, entre 1861 et 1881

Musée des Beaux-Arts de Lyon - 20, place des Terreaux - 69001 Lyon - France - tél. 33(0)4 72 10 17 40

www.mba-lyon.fr

Les Générations du mal, 1879

Intercession maternelle, 1878

La Délivrance ou vision de l'avenir, 1872

Sursum corda, 1879

Dessins au fusain, craie blanche et rehauts de couleurs, Paris, musée du Louvre

LE PROJET DU PANTHEON DE PAUL CHENAARD

Paul CHENAARD (Lyon, 1807 - Paris, 1895)

Le Déluge. Plume et encre brune, lavis bruns, rehauts de gouache blanche sur carton

Lyon, musée des Beaux-Arts

César franchissant le Rubicon. Dessin en grisaille pour le projet de décor mural du Panthéon à Paris, 1848 – 1852. Lavis brun de terre de Cassel, lavis noir de fusain en poudre, traits de fusain et de terre de Cassel sur toile préparatoire au blanc et à la colle. Lyon, musée des Beaux-Arts

Virgile lisant la IV^e églogue. Grisaille pour le projet de décor mural du Panthéon à Paris, 1848 – 1852. Lavis brun de terre de Cassel, lavis noir de fusain en poudre, traits de fusain et de terre de Cassel sur toile préparatoire au blanc et à la colle. Lyon, musée des Beaux-Arts

Auguste ferme le temple de Janus. Grisaille pour le projet de décor mural du Panthéon à Paris, 1848 – 1852. Lavis brun de terre de Cassel, lavis noir de fusain en poudre, traits de fusain et de terre de Cassel sur toile préparatoire au blanc et à la colle. Lyon, musée des Beaux-Arts

Les catacombes. Grisaille pour le projet de décor mural du Panthéon à Paris, 1848 – 1852. Lavis brun de terre de Cassel, lavis noir de fusain en poudre, traits de fusain et de terre de Cassel sur toile préparatoire au blanc et à la colle. Lyon, musée des Beaux-Arts

Les catacombes. Grisaille pour le projet de décor mural du Panthéon à Paris

1848 – 1852. Lavis brun de terre de Cassel, lavis noir de fusain en poudre, traits de fusain et de terre de Cassel sur toile préparatoire au blanc et à la colle.

Lyon, musée des Beaux-Arts

Les Catacombes I, vers 1848 – 1850. Fusain, crayon brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

Les Catacombes II, vers 1848 – 1850. Fusain, crayon brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

Passion et mort du Christ, vers 1848 – 1850. Fusain, crayon brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

Découverte de l'imprimerie, vers 1848 – 1850. Fusain, crayon brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

Luther faisant brûler les décrétales, vers 1848 – 1850. Fusain, crayon brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

Le siècle de Louis XIV, vers 1848 – 1850. Fusain, crayon brun. Lyon, musée des Beaux-Arts

La Palingénésie sociale ou La Philosophie de l'Histoire (esquisse), vers 1850. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

L'HISTOIRE AU PRESENT

Jean Joseph Marie CARRIES (Lyon, 1855 - Paris, 1894)

Guerrier. Plâtre patiné. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jean Louis Ernest MEISSONIER (Lyon, 1815 - Paris, 1891)

Le Général Championnet au bord de la mer, vers 1869. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Les Ruines des Tuileries, 1871. Huile sur toile. Compiègne (Oise), musée national du Château.

Dépôt du musée du Louvre, 1953

Le Héraut de Murcie dit aussi **Le Trompette de Murcie** ou **Cavalier Louis XIII sonnante de la trompette**, vers 1890.

Bronze. Lyon, musée des Beaux-Arts.

Le génie Duroc à Castiglione, 1890 – 1893. Bronze. Lyon, musée des Beaux-Arts

1807, Friedland (esquisse), vers 1875. Huile, mine de plomb, fusain sur papier préparé et marouflé sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

La Barricade, 1848. Crayon et aquarelle. Paris, musée d'Orsay

Adolph von MENZEL

Six armures debout devant un mur, 1866. Gouache. Berlin, Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz

Trois soldats morts, allongés sur le sol, 1866. Mine de plomb et aquarelle. Berlin, Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz

Ferdinand ROYBET (Uzès (Gard), 1840 - Paris, 1920)

Un Arquebusier, exposition, Lyon, 1898. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Nicolas SICARD (Lyon, 1846 - Lyon, 1920)

Dragon. Pierre noire et fusain. Collection particulière

Casque, épaulette, sabre, manteau. Huile sur carton. Collection particulière

Antoine VOLLON (Lyon, 1833 - Paris, 1900)
Coin d'atelier. Huile sur toile. Collection particulière
Armures, 1875. Huile sur toile. Paris, musée d'Orsay

LE PAYSAGE : DE L'ATELIER AU PLEIN AIR

Hector ALLEMAND (Lyon, 1809 - Lyon, 1886)
Le Buisson courbé par l'orage, 1859. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jacques Barthélémy APPIAN, dit Adolphe APPIAN (Lyon, 1818 - Lyon, 1898)
Écluse à Roussillon (Ain), vers 1867-1870. Fusain et rehauts blancs. Lyon, musée des Beaux-Arts
Port de Méditerranée. Huile sur toile. Collection particulière
Bord de rivière. Huile sur toile. Collection particulière
Temps gris, marais de La Burbanche (Ain), 1868. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Écluse, vallée de Levaux (près de Vienne), Fusain et sépia rehaussés de blanc. Lyon, musée des Beaux-Arts
Bergers paissant leurs brebis, vers 1850 – 1860. Sanguine, mine de plomb et rehauts de craie blanche sur papier bleu-vert. Lyon, musée des Beaux-Arts

Jacques Joseph BAILE (Lyon, 1819 - Lyon, 1856)
Flurs jetées au bas d'un rocher, 1851. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Alexandre CALAME (Vevey (Suisse), 1810 – Menton (Alpes-Maritimes), 1864)
Torrent dans une forêt de sapins, vers 1850. Huile sur toile. Genève, musée d'Art et d'Histoire

Louis CARRAND (Lyon, 1821 - Lyon, 1899)
Paysage, Lyon, musée des Beaux-Arts
Paysage au soleil couchant. Huile sur carton. Paris, musée d'Orsay
L'Albarine. Huile sur papier collé sur carton. Avant 1883. Lyon, musée des Beaux-Arts
La Cascade. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Pierre COMBET-DESCOMBES (Lyon, 1885 - Lyon, 1966)
Sensations : les parfums, les formes, les sens, 1909. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Paysage d'Orient, 1910. Huile sur toile. Collection particulière
Antonio FONTANESI (Reggio Emilia (Italie), 1818 – Turin (Italie), 1882)
Bagliori sulla palude (Lueurs sur le marais), 1875. Huile sur bois. Turin, Galleria d'arte moderna e contemporanea

Antoine CHINTREUIL (Pont-de-Vaux (Ain), 1814 - Septeuil (Yvelines), 1873)
Marée basse à Saint-Valery-sur-Somme, 1871-1873. Huile sur toile. Pont-de-Vaux (Ain), musée Chintreuil

Jean-Baptiste Camille COROT (Paris, 1796 - Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine), 1875)
Le Coup de vent, vers 1865 – 1870. Huile sur toile. Reims (Marne), musée des Beaux-Arts

Théodore Caruelle d'ALIGNY (Chaumes (Nièvre), 1798 - Lyon, 1871)
Paysage (route dans une forêt), 1852. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Charles François DAUBIGNY (Paris, 1817 - Paris, 1878)
Écluse dans la vallée d'Optevoz (Isère), 1855. Huile sur toile. Rouen (Seine-Maritime), musée des Beaux-Arts. Dépôt du musée du Louvre, 1885

Adolphe Louis DEGRANGE dit CASTEX-DEGRANGE (Lyon, 1840 - Lyon, 1918)
Panneau décoratif (vase de fleurs), 1897. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Antoine DUCLAUX (Lyon, 1783 - Lyon, 1868)
Course de chevaux à l'hippodrome de Perrache en 1844, 1844. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Paul FLANDRIN (Lyon, 1811 - Paris, 1902)
Paysage imaginaire, 1861 ? Huile sur toile. Collection particulière
Paysage d'automne. Huile sur toile. Collection particulière

Jean Michel GROBON (Lyon, 1770 - Lyon, 1853)
Le Chêne, 1810. Huile sur toile. Collection particulière
Le Vieux faubourg de Vaise. Huile sur toile. Collection particulière
Colline au bord de la Saône. Huile sur toile. Collection particulière

François GUIGUET (Corbelin (Isère), 1860 - Corbelin, 1937)
Femmes sur la place. Huile sur toile. Grenoble (Isère), musée des Beaux-Arts

Antoine GUINDRAND (Lyon, 1801 - Lyon, 1843)
Paysage du Dauphiné, 1838. Huile sur toile. Collection particulière

Leberecht LORTET (Heidelberg (Allemagne), 1806 - Oullins (Rhône), 1901)
La Grande Meije, 1873. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Auguste François RAVIER (Lyon, 1814 - Morestel (Isère), 1895)
Le Lavoir de Morestel, 1865. Huile sur papier collé sur bois. Lyon, Collection Christine Boyer-Thiollier
Soleil couchant sur l'Étang de la Levaz. Huile sur toile. Lyon, Collection Christine Boyer-Thiollier
Personnages à l'étang de Roche. Huile sur bois. Lyon, Collection Christine Boyer-Thiollier
Paysage, 1914. Huile sur carton. Collection particulière
Lavandières à Optevoz, 1868. Huile sur toile. Collection particulière

Jean SEIGNEMARTIN (Lyon, 1848 - Alger, 1875)
Le Printemps (Pivoines et lilas), 1873. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Nature morte. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

Alexandre SEON (Chazelles-sur-Lyon (Loire), 1855 - Paris, 1917)
Marine. Bréhat. Huile sur toile. Collection particulière

Félix THIOLLIER (Saint-Étienne, (Loire), 1842 - Saint-Étienne, 1914)
Le peintre Auguste François Ravier à Crémieux (Isère). Tirage sur papier argentique. Lyon, musée des Beaux-Arts

François VERNAY (Lyon, 1821 - Lyon, 1896)
Roses dans un vase et fruits au compotier. Huile sur toile. Collection particulière
L'Abreuvoir, 1885 – 1890. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Nature morte aux cerises, 1854. Huile sur toile. Collection particulière
Un Peintre à l'étude dans la vallée de Rossillon, 1854. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Automne dit aussi **Fleurs et fruits.** Huile sur toile. Paris, musée d'Orsay
Village sous la neige. Huile sur toile. Collection particulière
Fleurs et fruits. Huile sur toile. Collection particulière
Fruits et vase bleu sur un tapis. Huile sur toile. Collection particulière
Branche de prunier. Huile sur toile. Collection particulière
Baigneuses sous les saules. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
Branche de cerises. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts
Pommes, poire et raisin. Huile sur bois. Lyon, musée des Beaux-Arts

VERS LA MODERNITE

PUVIS DE CHAVANNES

Victor KOOS (Lyon, 1864 - Paris, 1925)
La Justice ou la Douleur. Pastel. Lyon, musée des Beaux-Arts

Pierre PUVIS DE CHAVANNES (Lyon, 1824 - Paris, 1898)
Scène orientale. Huile sur carton. Collection particulière
Bacchanale, vers 1850 – 1860. Huile sur carton. Collection particulière
Julie, fille d'Auguste, regagnant le matin son Palais, accompagnée d'une suivante et surprise par des soldats romains. Huile sur bois, Collection particulière
L'Automne, 1864. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts
L'Été, 1891. Huile sur toile. Paris, Petit-Palais, musée des Beaux-Arts
L'Hiver, 1892. Huile sur toile. Paris, Petit-Palais, musée des Beaux-Arts
Décoration monumentale commandée par la ville de Lyon vers 1880, 1884. Huile sur toile marouflée. Lyon, musée des Beaux-Arts

Alexandre SEON (Chazelles-sur-Lyon (Loire), 1855 - Paris, 1917)
La Pêche, salon de 1811. Huile sur toile. Collection particulière
La Chasse, salon de 1811. Huile sur toile. Collection particulière
L'Éducation. Dessin préparatoire pour un panneau de la salle des mariages de la mairie de Courbevoie (Hauts-de-Seine), vers 1885 – 1889. Crayon noir et rehauts de craie blanche sur papier beige. Lyon, musée des Beaux-Arts

ENTRE DEUX MONDES : L'EXPOSITION INTERNATIONALE 1914

Adrien BAS (Lyon, 1884 - Lyon, 1925)

Vue de Marseille, vers 1919. Huile sur contreplaqué. Lyon, musée des Beaux-Arts

Pierre BEPPI-MARTIN (Lyon, 1869 - Lyon, 1954)

Regard sur la ville, vers 1911. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Joseph BERNARD (Vienne (Isère), 1866 - Paris, 1931)

Jeune fille à la cruche, 1910. Plâtre. Lyon, musée des Beaux-Arts

Louis BOUQUET (Lyon, 1885 - Lyon, 1951)

Portrait du sculpteur Joseph Bernard, 1912. Huile sur toile. Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines), fondation de Coubertin

Eugène BROUILLARD (Lyon, 1870 - Lyon, 1950)

Les Démolitions, vers 1913. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Émilie CHARMY (Saint-Étienne (Loire), 1878 - Paris, 1974)

Bananes, 1914. Huile sur isorel. Lyon, musée des Beaux-Arts

Pierre COMBET-DESCOMBES (Lyon, 1885 - Lyon, 1966)

Le Fer et le Feu. Les Hauts-Fourneaux de Chasse, 1911. Triptyque, huile sur toile. Villefranche-sur-Saône (Rhône), musée Paul Dini

Tony GARNIER (Lyon, 1869 - Carnoux-en-Provence (Bouches-du-Rhône), 1948)

Tusculum, restauration, Forum, coupe longitudinale

Tusculum, restauration, coupe

Tusculum, restauration, Ville haute et Ville basse, élévation

Tusculum, restauration, Acropole, élévation, 1904. Aquarelle, gouache, plume et encre noire. Lyon, musée des Beaux-Arts

Vue d'Athènes

Vue de Rome

Vue de Rome, villa Médicis

Vue de Rome, villa Médicis, 1903 – 1904. Aquarelle. Lyon, musée des Beaux-Arts

Marché aux bestiaux et abattoirs de Lyon (vue de la halle aux bestiaux), 21 septembre 1917. Tirage d'architecte. Lyon, musée des Beaux-Arts

Marché aux bestiaux et abattoirs de la Lyon (vue cavalière), 24 juillet 1908. Tirage d'architecte
Lyon, musée des Beaux-Arts

Henri GUIGUET (Corbelin (Isère), 1891 - Corbelin, 1979)

Femmes sur la place, vers 1912. Huile sur toile. Grenoble, musée

Marc LERICHE (Roanne (Loire), 1885 - Lyon, 1918)

Séléné, 1914. Marbre. Lyon, musée des Beaux-Arts

Aristide MAILLOL (Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), 1861 - Perpignan (Pyrénées-Orientales), 1944)

Cycliste, l'éphèbe, 1907-1908. Bronze. Paris, musée d'Orsay

Albert MARQUET (Bordeaux (Gironde), 1875 - Paris, 1947)

Rouen, quai de Paris, 1912. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Auguste MORISOT (Seurre (Côte d'Or), 1857 – Bruxelles, 1951)

Ombre-Lumière-Ténèbres, vers 1911. Triptyque, huile sur bois et sur carton. Villefranche-sur-Saône (Rhône), musée Paul Dini

Philippe POURCHET (Lyon, 1872 - Lyon, 1941)

Nuit claire (Dombes), 1911. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

Georges ROUAULT (Paris, 1871 - Paris, 1958)

Paysages : le Jet d'eau. Aquarelle. Villeneuve d'Ascq (Nord), musée d'Art Moderne Lille Métropole

Charles SENARD (Caluire-et-Cuire (Rhône), 1878 - Caluire-et-Cuire, 1934)

La Ruée. Fusain et pastel. Lyon, musée des Beaux-Arts

Paul SERUSIER (Paris, 1863 - Morlaix (Finistère), 1927)

Les Filles de Pelichtim, 1908. Huile sur toile. Paris, musée d'Orsay

Félix VALLOTTON (Lausanne (Suisse), 1865 - Paris, 1925)

Chemin sous la pluie, 1914. Huile sur toile. Lyon, musée des Beaux-Arts

CATALOGUE DE L'EXPOSITION

Fage Editions. 304 pages (env.). Plus de 250 illustrations couleur. 39 €

Sommaire

Préface du Ministre

Avant-propos du maire

Oublier Baudelaire

Introduction

ESSAIS INTRODUCTIFS :

Y a-t'il une École lyonnaise au XIX^e siècle ?

ÉTUDES :

L'enseignement artistique à Lyon. Au service de la Fabrique ?

L'École des fleurs

Primitivisme, style troubadour et goût du Moyen Âge

Faire croire : l'exemple des nazaréens lyonnais

Les Salons de Lyon

L'« école » lyonnaise du paysage ou la *pondération*

Le décor mural au service de la reconstruction religieuse à Lyon au XIX^e siècle

Un goût des primitifs à Lyon au XIX^e siècle

Un souffle européen aux bords du Rhône. L'illuminisme et le poème de Louis Janmot

Baudelaire et l'école lyonnaise de peinture

La sculpture au XIX^e siècle à Lyon : école ou École ?

Le pouvoir spirituel de l'artiste. Historicisme et utopie à Lyon au XIX^e et au début du XX^e siècles

Renaud Donnedieu de Vabres

Gérard Collomb

Patrice Beghain

Sylvie Ramond

Pierre Vaisse

Marie-Claude Chaudonneret

Etienne Grafe

Stephen Bann

Michel Caffort

Gérard Bruyère, Dominique Dumas

François Fossier

Philippe Dufieux

Sylvie Ramond

Elisabeth Hardouin-Fugier

Wolfgang Drost

Catherine Chevillot

François-René Martin

CATALOGUE (textes rédigés par Yuriko Anne Baccon, François Fossier et Pierre Vaisse)

Naissance d'un école : le Portrait et l'École

Un passé retrouvé : le genre dit « troubadour »

Le sentiment du quotidien : la scène de genre à Lyon et à Rome

La fleur : du motif au tableau

Pour un renouveau spirituel

Un art philosophique : Louis Janmot, *Le Poème de l'Âme*

Paul Chenavard, le décor du Panthéon

L'histoire au présent : Meissonier et les réalistes

Le paysage : de l'atelier au plein air

Vers la modernité : Puvis de Chavannes et ses disciples

L'exposition internationale de 1914

ANNEXES

Répertoire des artistes de l'école lyonnaise

Organigramme de l'École des Beaux-Arts

Liste des décors religieux à Lyon de 1800 à 1914

Liste des décors civils à Lyon de 1800 à 1914

Documents Retranscrits par

- Bibliographie raisonnée

- Notices biographiques des artistes exposés

- Liste des œuvres exposées

Gérard Bruyère, Dominique Dumas

Gérard Bruyère

Gérard Bruyère, Philippe Dufieux

Sophie Rolland

Yuriko Anne Baccon

Gérard Bruyère

Yuriko Anne Baccon

Activités proposées au public

Visites commentées sur réservation à partir du 27 avril, les lundis à 12h15 et à 14h30 (1 h), les jeudis à 16h, les vendredis à 17h30 et les samedis à 10h30 (1h30).

Réinterroger la notion d'Ecole lyonnaise en replaçant les œuvres dans un contexte historique, politique, social, culturel et artistique et européen.

Rencontre avec les commissaires de l'exposition

Pierre Vaisse, Professeur honoraire d'histoire de l'art à la faculté des Lettres de Genève, et Sylvie Ramond, directeur du musée des Beaux-Arts de Lyon.

1er juin à 18h (1h30).

Sans réservation et dans la limite des places disponibles.

Visite en LSF avec les personnes sourdes et malentendantes.

2 juin à 14h (2h).

Sur réservation.

Regards approfondis : cycle de 3 visites entre exposition et collections du musée.

De Chinard à Delacroix : néo-classicisme, romantisme, peinture "Troubadour"...

21 mai à 14h30 (1h30).

De Courbet à Puvis de Chavannes : réalisme, impressionnisme et symbolisme.

4 juin à 14h30 (1h30).

Lyon au 19ème siècle, parcours dans l'exposition.

11 juin à 14h30 (1h30).

Sur réservation.

Réservation : 33(0)4 72 10 17 52

Tarifs des activités :

Durée 1h : 3 € / Durée 1h30 : 4.60 € / Durée 2h : 6 €.

Présentation de l'exposition par Sylvie Ramond, directeur du musée des Beaux-Arts de Lyon.

3 mai à 17h30, FNAC Bellecour.

Accès libre.

L'expo en poche : des clefs pour découvrir l'exposition

Document de 28 pages disponible gratuitement dans l'exposition.

Informations pratiques

Musée des Beaux-Arts de Lyon
20, place des Terreaux 69001 Lyon

Renseignements au 33(0)4.72.10.30.30
Réservation des activités au 33(0)4.72.10.17.52

Horaires d'ouverture

Exposition ouverte tous les jours, sauf mardi et jours fériés, de 10h à 18h, vendredi de 10h30 à 20h du 20 avril au 30 juillet 2007.

Tarifs des billets d'entrée

Gratuit pour les moins de 18 ans, les étudiants de moins de 26 ans et les chômeurs.
Exposition + accès aux présentations dans le musée : 8 € / Tarif réduit : 6 €
Pass *L'Esprit d'un siècle, Lyon 1800-1914* : 10€ / 8€
Réservation Fnac : 33(0)8 92 684 694 (0.34 € / min)

Accès

Entrée de l'exposition : 16 rue Edouard Herriot
Accès réservé aux personnes en situation de handicap : 17 place des Terreaux

Parking des Terreaux et parking Hôtel de Ville de Lyon
Métro : lignes A et C, station Hôtel de Ville - Louis Pradel
Bus : lignes 1, 3, 6, 13, 18, 19, 40, 44, 91.
Vélov' : rue Edouard Herriot et rue Paul Chenavard

Contacts presse

Sylvaine Manuel de Condinguy et Lucie Texier
sylvaine.manuel@mairie-lyon.fr
tél : 33(0)4 72 10 17 40
fax : 33(0)4 78 28 12 45